

NOS
HISTOIRES
DE TERRITOIRES

À TAILLE HUMAINE

GRANDIR
AU VERT

MOBILE,
IMMOBILE

PASSER LE TEMPS

Écrire son territoire pour y trouver sa place

Il y a ce trajet en TER aux innombrables arrêts. Il y a ce bus scolaire qui part aux aurores et traverse des hameaux à peine éveillés. Il y a la vieille forêt et les nouveaux immeubles qui poussent, les animaux sauvages et les centres commerciaux, les magasins, les pâturages, le bruit des tracteurs et celui des vaches, le gris des immeubles HLM et des chemins de fer. Il y a les joyeux et celles qui s'ennuient, celles qui passent leur temps au skatepark, ceux qui rêvent d'un départ vers la grande ville.

C'est un territoire invisible, peu médiatisé, qu'on imagine un peu bourgeois, un peu délaissé, enclavé. Un territoire qu'on ne connaît pas. Bienvenue dans la Haute-Vallée de Chevreuse, entre Chartres et Paris, entre ville et campagne. Là où, si on n'a pas un scooter à 16 ans, une partie de notre adolescence se déroule sur les bancs des arrêts de bus.

Pendant trois mois, nous avons déployé les ateliers de la Zone d'Expression Prioritaire avec des jeunes dans deux lycées, Jean Monnet, à La Queue-Lez-Yvelines, et Louis Bascan, à Rambouillet, une structure associative, la MJC Usine à Chapeaux, à Rambouillet, et le centre de formation professionnelle Le Nôtre, à Sonchamp. Notre intention : tendre le crayon à des jeunes de 14 à 21 ans pour qu'ils nous livrent leurs histoires de territoire(s).

En parcourant ces pages, vous découvrirez des histoires d'amour à la campagne, des trajectoires migratoires qui s'achèvent, des envies de shopping, des angoisses nées du harcèlement scolaire, des conneries d'enfant, des regrets de déménagements... Tous ces récits ont en commun d'avoir été pensés comme les histoires d'un lieu, parfois intime ou imaginaire, souvent partagé.

Lucas Roxo

JOURNALISTE POUR LA ZONE D'EXPRESSION PRIORITAIRE

Une fenêtre sur leur(s) territoire(s)

Nos territoires sont vastes, dans nos réalités comme dans nos imaginaires. Parfois on veut se sentir appartenir au monde entier, le parcourir et le connaître, tandis que le lendemain notre chambre est le seul lieu où l'on se sent en confiance. Chacun a sa vision de son territoire, lourd à porter ou source d'inspiration et d'attachement. Peut-être les deux.

Alors réunir les jeunes de ce territoire si particulier de la Haute-Vallée de Chevreuse, entre ces vastes étendues de forêts, ces cœurs de villages, son activité agricole, sa proximité avec Paris (si lointaine aussi), pour partager leur perception et leur attachement nous a paru être une belle idée. Le Lieu, un espace dédié à la création de spectacles et aux projets artistiques installé à Gambais, a amené la ZEP et différents établissements du territoire à se rencontrer. Au fil du projet, nous avons mis en œuvre les modalités de communication et de concertation nécessaires entre les journalistes, les structures, les jeunes, les artistes pour réussir cette expérimentation à plusieurs partenaires.

Pour célébrer et clôturer ces mois d'écriture avec la ZEP, et pour y impulser un mouvement créatif, Le Lieu a proposé aux jeunes/w et nous inviter à y jeter un coup d'œil.

Sidonie Diaz

COORDINATRICE DU LIEU



1 — Grandir au vert

LES BALADES DE CAMPAGNE ME FONT TOUT OUBLIER

J'aime beaucoup me balader dans mon petit village de campagne. Qu'il fasse 35 ou 5 degrés, j'ai besoin de m'y promener. Je ne saurais comment l'expliquer mais errer dans ce village où j'habite depuis seize ans me procure un sentiment de... oui, d'apaisement. Ces rues, ces impasses, ces chemins que je connais absolument par cœur à force d'y marcher m'apaisent et me rassurent quand j'en ai le besoin. Je me coupe de tout : des réseaux sociaux qui ne cessent de nous rabaisser en nous comparant aux autres, des autres filles si « parfaites », des problèmes médicaux et familiaux qui nous dépassent parfois, du stress du lycée, des devoirs, des examens, des oraux, qui — on va pas se voiler la face — sont vraiment pesants par période. J'oublie tout, absolument tout.

Pauline, 16 ans

LYCÉENNE, TACOIGNIÈRES



Habiter dans un village, j'étais sceptique mais plus maintenant

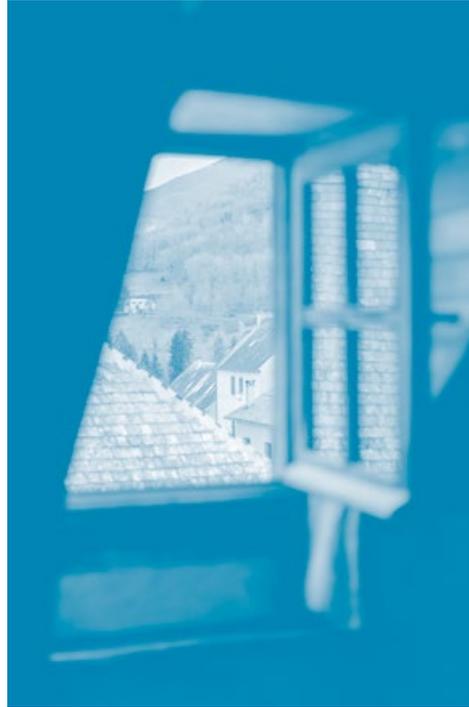
NOËLLA N'AVAIT AUCUNE ENVIE DE S'INSTALLER À LA CAMPAGNE. POURTANT, ELLE A APPRIS À AIMER CE MODE DE VIE. AUJOURD'HUI, ELLE NE CHANGERAIT POUR RIEN AU MONDE.

J'habite à Ponthévrard. C'est un peu paumé là où j'habite, un petit village de 600 habitants. Ce qu'il faut savoir, c'est que je n'ai pas toujours habité là-bas. Jusqu'à mes 3 ans, j'habitais à Châtillon. Les seuls souvenirs que j'ai de là-bas, c'est que je sortais très souvent. Ensuite, nous avons déménagé dans le village en question, où j'habite toujours aujourd'hui. Je ne connaissais personne et c'était très différent de la grande ville où nous étions. Cela me paraissait beaucoup plus tranquille, mes repères avaient changé et j'étais très sceptique.

En grandissant, j'ai accepté de vivre là-bas, je me suis fait des amies, je me suis fait mes propres repères, mais j'ai toujours eu ce regret d'être partie. J'étais habituée à bouger et à faire de nombreuses activités : dans les grandes villes, on trouve toujours quelque chose à faire ! Bref, au collège, ce n'était pas pareil qu'avant. Quand on me demandait où j'habitais, je répondais souvent « c'est vers Rambouillet » ou à des gens qui habitaient loin je disais « c'est vers Paris ». Je n'assumais pas le fait d'habiter dans un trou paumé.

Avec mes amies, on sort souvent dans Paris car honnêtement, dans des petits villages, on s'ennuie vite. J'ai un certain nombre d'amis qui habitent dans des grandes villes ou à Paris, et ça fait loin. Ça a toujours été un inconvénient.

Mon village, mon cocon Mais au fur et à mesure des années, je grandis et je me rends compte que j'aime mon petit village. C'est devenu mon chez-moi. J'y ai pratiquement tous mes souvenirs d'enfance, mon école primaire et mes amies d'enfance dans la même rue que la mienne. Et dans les petits villages, on se connaît tous !



On connaît les petits ragots de tout le monde, là où les gens habitent, etc. Ce village, il fait partie de moi. Tous les jours, je repasse devant plein d'endroits dans lesquels j'ai plein de souvenirs. Comme des flashbacks. Quand j'étais petite, je ne me rendais pas compte à quel point j'avais de la chance d'habiter dans ce petit village. En grandissant, on réalise certaines choses sur le monde.

Aujourd'hui, j'adore Paris et les grandes villes, mais je ne me vois pas y vivre pour l'instant. Ça changerait trop mes habitudes, je ne vivrais pas sereinement. La ville, c'est bruyant, c'est toujours en mouvement alors que mon village est tranquille, c'est devenu mon cocon à moi. Je ne m'y vois pas y vivre toute ma vie, car c'est loin des transports, des commerces, des écoles... Mais pour le moment, je veux y rester. C'est là où je me sens bien et surtout, ça fait partie de moi.

Noëlla, 15 ans
LYCÉENNE, PONTHEVRARD

D'Afghanistan à la France, d'une campagne à l'autre...

Je suis né en Afghanistan. Je suis arrivé en France en novembre 2015 après un long voyage d'un an qui m'a fait passer par le Pakistan, l'Iran, la Turquie, l'Europe de l'Est et l'Allemagne. Le voyage, c'était très dur: se faire tirer dessus, rien à manger ou à boire, des voleurs partout... Quand je suis enfin arrivé à Paris, à la Gare du Nord, c'était comme si j'étais né de nouveau. Après le tour du monde, j'ai fait le tour de la capitale: 17^{ème}, 18^{ème}, 10^{ème}, Seine-Saint-Denis... J'ai vécu dans tous les arrondissements.

Au bout de trois ans et demi, j'ai intégré le Centre de Formation Le Nôtre, à Sonchamp, dans les Yvelines. Enfin, je quittais Paris! J'étais fatigué de la grande ville. La campagne, ça me plaît trop. Ici, c'est calme. Les gens sont gentils. C'est tranquille, j'ai pu me reposer. J'ai vu beaucoup d'animaux, des sangliers, des moutons, des chevaux. Mais ce qui est compliqué ici, c'est qu'il n'y a rien à faire pendant les vacances et que je ne peux pas encore travailler à cause des papiers. En Afghanistan aussi j'habitais à la campagne. C'est le même mot, mais ce n'est pas tout à fait la même chose!

Tu ne peux pas sortir de chez toi car c'est la guerre. La campagne en Afghanistan, ce n'est pas calme comme ici. C'est bruyant, soit à cause de la guerre,

soit à cause des conflits entre les voisins, ou en raison des voleurs (parfois, ils viennent voler des pastèques). La vie n'est pas la même ici et là-bas. Ici, tu fais ce que tu veux, tu prends tes décisions tout seul. Là-bas, tu ne peux pas sortir de chez toi la nuit, car c'est la guerre. Et si tu le fais, tu te fais tirer dessus. Il n'y a pas l'école, ou pas tout le temps. Souvent, le professeur est absent parce que les policiers se servent de l'école pour surveiller le quartier. Ils protègent les gens des talibans et quand les deux clans se tirent dessus, ils peuvent tuer des civils.

Le village est entouré de montagnes. Tout en haut de la montagne, il y a un commissariat installé qui surveille tous les villages. C'est très dangereux, beaucoup de mes amis sont morts. Même moi, quand j'étais adolescent, j'ai été obligé d'utiliser des armes. Ce sont des mauvais souvenirs et aujourd'hui, j'aimerais oublier ce moment en m'engageant pour la France, dans l'armée. Je ne retournerai jamais dans la campagne en Afghanistan. Par contre, c'est à la campagne que je vais m'installer en France.

Habibullah, 19 ans

ÉTUDIANT, SONCHAMP

ARRIVÉ EN FRANCE IL Y A QUATRE ANS,
HABIBULLAH A EMMÉNAGÉ À LA CAMPAGNE.
IL VIVAIT DÉJÀ À LA CAMPAGNE EN AFGHANISTAN
SAUF QUE LÀ-BAS, IL Y AVAIT LA GUERRE...



En pleine campagne, vers 5h du matin...

MARGUERITE VIT DANS UN VILLAGE EN PLEINE CAMPAGNE.
UNE NUIT, ELLE A VU DES FORMES DEPUIS SA FENÊTRE
QUI ONT TITILLÉ SON IMAGINATION.

Parler de la ruralité comme si on était des paysans avec un brin de paille dans la bouche... C'est ridicule. Cependant, j'ai envie de raconter un souvenir, un instant qui s'est passé l'autre jour. Quelque chose d'enfin intéressant. Ce genre de moment un peu surnaturel ne peut se passer qu'à la campagne.

C'était un soir, il faisait nuit, la lune ressortait. Toute ronde et blanche. Je regardais par la fenêtre avec mon chat sur le canapé. J'avais pour seul éclairage le feu de la cheminée qui projetait une lumière rouge et jaune avec un grésillement dans toute la pièce. Aucun bruit, seulement le feu. Je regardais dehors, la hauteur de mes fenêtres m'empêchait de voir la rue et les gens passer. De toute façon, en pleine campagne vers 5h du matin, je suppose qu'il n'y a personne. Puis, j'ai entendu un bruit. Il s'approchait, devenait plus fort, plus près, quand tout à coup : une forme, puis deux, avec ce même bruit qui continuait. Puis trois, puis quatre formes.

Le monstre du Loch Ness... à La Queue-lez-Yvelines

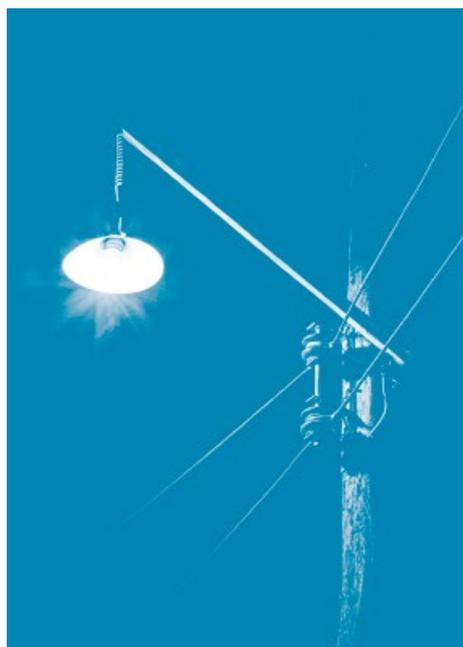
Dans la nuit, je les voyais à peine. Elles créaient une ombre, une ombre chinoise. Ce qui les rendait plus importantes et plus impressionnantes. C'était un peu le monstre du village qui veillait sur les habitants une fois tout le monde endormi. Comme la légende du monstre du Loch Ness en Écosse, mais là, c'était à La Queue-lez-Yvelines. Avec la lune, on aurait dit un tableau ou une gravure de Valotton en noir et blanc. Puis le bruit est passé, le jour est venu et je me suis endormie.

Le lendemain, au réveil, plus de légende, plus de feu. Tout ça, toute cette légende à cause d'un tracteur. Ce tracteur a créé à lui tout seul l'ambiance du village. Les gens passaient, sans savoir ce que j'avais vu, ce qu'il s'était passé la nuit dernière.

La campagne n'est pas très intéressante, mais elle peut créer des légendes comme celle-ci, grâce à un tracteur ! Finalement, peut-être qu'avec un peu d'imagination, on peut y voir des choses intéressantes et surprenantes.

Marguerite, 17 ans

LYCÉENNE, LA QUEUE-LEZ-YVELINES



J'en ai marre des clichés de Parisiens sur la campagne

BAPTISTE EST FIER DE VIVRE DANS LA VALLÉE DE CHEVREUSE À RAMBOUILLET. ET SURTOUT, IL N'ENVIE RIEN AU MODE DE VIE PARISIEN.

À Rambouillet, les gens se baladent à cheval, sont dirigés par un roi et mangent du foin. Enfin ça, c'est ce que pensent les Parisiens ! Quand un de mes amis a dit à des Parisiens qu'il habitait à La Boissière, dans le coin, il a eu droit à des questions du genre : « Ah ouais y a des vaches là-bas, non ? »

Contrairement à ce qu'ils s'imaginent, Rambouillet est une ville moderne. Je ne m'ennuie presque jamais ici. Je fais de la gym dans une salle de sport énorme et de la trottinette freestyle. Eh oui, car il y a même un skatepark ! Entre tous les amis que je croise au lycée et mes activités sportives qui me prennent environ 14 heures chaque semaine, je n'ai pas de repos.

Alors non, je n'ai rien à envier à la vie des Parisiens. Ceux et celles qui pensent que la vie à la campagne c'est nul ont tort ! La vie ici, c'est limite mieux qu'à Paris. On ne manque de rien : il y a la forêt, un cinéma, un centre commercial, le troisième plus grand lycée de France et même un étang avec une plage. Est-ce que les Parisiens ont aussi une plage ?

Et puis à Paris, il y a beaucoup plus de pollution. En voiture à Paris, il suffit d'une seconde après qu'un feu soit passé au vert pour que cinq voitures au moins vous klaxonnent si vous n'avez pas encore avancé. Les gens là-bas ne sont vraiment pas accueillants. Nous, on est protégés par la forêt.

Baptiste, 15 ans
LYCÉEN, RAMBOUILLET



LES GENS DE LA CAMPAGNE PEUVENT-ILS ÉCOUTER DU RAP ?

Depuis tout petit, j'écoute de la musique de plein de genres différents. Ça me vient de mes parents. Ils m'ont fait écouter des classiques de la chanson française comme Gainsbourg, ou du rock comme Nirvana et de l'électro comme Daft Punk. Mais bon, plus on grandit, plus notre « culture musicale » s'agrandit. Jusqu'à un âge où on découvre le rap. Mais une vraie question se pose : « Peut-on écouter du rap alors que l'on habite à la campagne ? »

Jules, 16 ans
LYCÉEN, RAMBOUILLET

Mon trou paumé, c'est l'endroit parfait

**HABITER UN « TROU PAUMÉ », L'ANGOISSE ?
PAS POUR PAUL, QUI AIME LA VIE QU'IL Y MÈNE, SURTOUT
COMPARÉ À CE QU'IL CONNAÎT DE LA VIE PARISIENNE.**



J'étudie à Rambouillet : c'est une ville déjà calme par rapport à Paris. Mais en plus, j'habite dans un trou paumé ! C'est un peu péjoratif comme mot, mais en réalité je m'y plais bien.

C'est calme, il y a des animaux, et le parc du château, c'est mon jardin. Les seuls bruits que j'entends, ce sont les sirènes lointaines et le bêlement des moutons. Un des problèmes, c'est la connexion wifi ! Parce que bon, les vidéos en 144p qui prennent du temps à charger, c'est quand même pénible. Mais je me débrouille avec ce que j'ai, je fais de la musique, je travaille...

Je vais en ville pour voir mes potes, manger au resto avec mes parents ou simplement aller en cours. L'odeur de la pollution me dérange, comme les personnes de mauvaise humeur qui me klaxonnent, les travaux ou encore les gens qui marchent avec une tête dépressive. Quand j'arrive au lycée, le matin, l'odeur des cigarettes à l'entrée m'embête, mais quand je rentre dans la cour et que je me marre avec mes potes, j'oublie les dérangements.

Récemment, je suis allé à Paris pour me balader avec des potes, on est passés à côté du Louvre, de la Tour Eiffel, de l'Arc de Triomphe, le tour classique quoi. J'ai beaucoup aimé mais, comme je l'ai dit : le bruit, la pollution, c'était assez désagréable. Je pars souvent dans le Nord pour aller voir ma famille du côté de mon père, dans un coin encore plus calme que mon trou paumé. L'air y est très frais et pur : cette sensation de nez qui pique est encore plus présente quand je reviens à Rambouillet !

Je pense que je vis à l'endroit parfait : à cinq minutes de la ville pour profiter de ses points positifs, mais quand même assez éloigné pour éviter ses points négatifs. Bref, j'ai été habitué au calme et à l'air pur et vivre en ville, ça serait impossible pour moi.

Paul, 15 ans

LYCÉEN, RAMBOUILLET

LA CAMPAGNE ? ENCORE FAUT-IL NE PAS AVOIR PEUR DES ANIMAUX...

Les seuls inconvénients de la campagne, c'est d'abord le manque de transports et puis surtout... la présence d'animaux errants le long des routes. Rentrer chez moi le soir, c'est deux minutes à pied ! C'est très peu mais il faut passer devant cette maison qui fait l'angle et où se trouvent deux dobermans qui gueulent à chaque passage d'un véhicule, d'un vélo ou d'un piéton. Cela me rappelle le chien qui m'a mordue quand j'étais petite en sortant de chez mes grands-parents. Un doberman énorme, tout noir qui avait des dents pointues, qui a pris ma petite cuisse pour son sandwich. Depuis ce jour, j'ai peur de pratiquement tous les animaux.

Cassandra, 16 ans

LYCÉENNE, GOUSSAINVILLE



Ça veut dire quoi « la campagne » ?

APRÈS UN COURS DE GÉOGRAPHIE, CLARA A BEAUCOUP RÉFLÉCHI À LA DIFFÉRENCE ENTRE LA VILLE ET LA CAMPAGNE ET À LA MANIÈRE DE QUALIFIER L'ENDROIT OÙ ELLE VIT.

J'habite dans « une petite ville » ou dans « un grand village » selon les points de vue, qui s'appelle Les Essarts-le-Roi. Pourquoi je dis « selon les points de vue » ? Parce que l'année dernière, quand j'étais en troisième, en histoire-géo, on a étudié « le territoire urbain » en prenant pour exemple l'Île-de-France. Paris était considérée comme la ville-centre. Autour, c'était la banlieue, et encore autour, la couronne périurbaine.

C'est peut-être cliché, mais à ce moment-là, dans ma tête, Paris et la banlieue, c'était la ville, et le reste de l'Île-de-France, c'était la campagne. Vu que moi je pensais que ma « petite ville » était dans la couronne périurbaine, pour moi, j'habitais forcément à la campagne. Mais non. Ma prof d'histoire-géo m'a expliqué que j'étais banlieusarde. C'était la fin de la banlieue, mais la banlieue quand même. Du coup, j'étais un peu paumée... J'habite à la ville ? À la campagne ? Les deux ?

Là où je vis, ça n'a rien à voir avec la campagne À chaque fois que je suis partie en vacances à la campagne, genre la « vraie campagne », c'était des arbres, des forêts, des fermiers, des champs, des champs et... des champs. L'opposé de Paris, la ville où je suis née. Mais comparé à certains « hameaux » où vivent mes potes, ou en Creuse où je ne captais même pas internet, là où je vis, ça n'a rien à voir avec la campagne.

La majorité de mes potes, ma mère et moi, on est légèrement accros au shopping. À chaque fois qu'on va sur Paris, quand on passe devant un magasin, on a du mal à ne pas rentrer dedans... Vers chez moi, je suis aussi tentée de dépenser, vu que je capte internet, que je suis à trois minutes à pied des transports et que je reste relativement proche des grandes villes. Quand je vais à la campagne, vu que je ne suis pas exposée à tout ça, je dépense beaucoup moins, voire carrément rien.

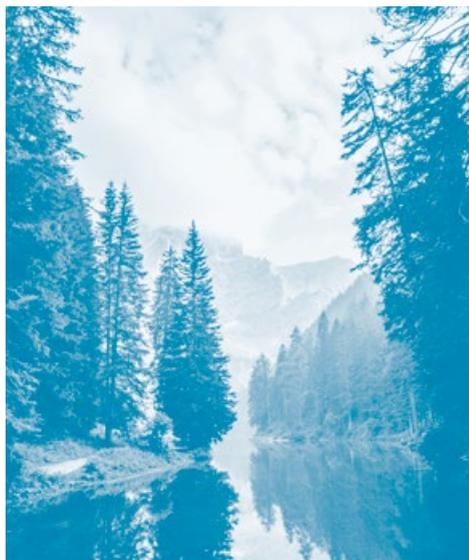
Réfléchir à tout cela m'a permis de me rendre compte que les activités à la campagne et à la ville ne sont clairement pas les mêmes. Mais moi, je ne sais toujours pas si je vis à la ville ou à la campagne...

Clara, 15 ans

LYCÉEN, LES ESSARTS-LE-ROI

En pleine nature, j'ai ouvert les yeux et éteint mon portable

IL A SUFFI D'UNE RANDONNÉE EN FORÊT POUR QU'ANAËLLE
DÉLAISSE LES ÉCRANS POUR LEUR PRÉFÉRER
LA CONTEMPLATION DE LA NATURE.



Jeune fille souvent devant les écrans
Comme tous les jeunes de notre temps
La ville rythmait mes journées
Plongée dans le travail, le lycée

Une simple balade en nature me plaisait
Mais je n'y trouvais pas réellement d'intérêt
Une fois les vacances d'été arrivées
Lacets bouclés, crème solaire étalée

Une périlleuse randonnée s'imposait
Et bien des efforts en découleraient
Tout est plus facile, l'écran devant le nez
En quelques clics, de beaux paysages sont trouvés

Bien déterminée à en finir
Je ne laissais le soleil m'éblouir
De mauvaise humeur j'étais
Les vacances ne sont-elles pas faites pour se reposer?

Un chemin sans fin devant moi
Mais au fait, je marche pour quoi ?
Autour de moi, de simples cailloux et la forêt
Et alors ? Il y en a déjà bien à la télé

Je marche, les sens et l'esprit fermés
Motivée à me sortir de cette banalité
La montée et l'effort passés
Soulagée, je m'autorise à respirer

Soudain, un frappant bleu azur m'interpelle
Un lac resplendissant et d'une eau si belle
Me paraît s'exhiber sous un soleil scintillant
Je l'admire et lui accorde tout mon temps

Entouré de montagnes rocheuses
Perception d'une nature merveilleuse
Après une courte pause en ce lieu
Les nuages gris et la pluie me poussent un peu

À m'évader de cet endroit privilégié
J'admire, au retour, la nature de tous les côtés
Stupide que je suis de ne pas en avoir profité

Je suis depuis bien plus attentive
À la beauté du monde qui me captive
Un simple petit buisson attire dorénavant
Toute ma plus ample attention

La ville reste un lieu fonctionnel
Où l'on demeure dans l'indifférence, l'artificiel
Et malgré sa grande diversité et utilité
Il serait bénéfique, le temps d'un moment de s'y échapper

Ne soyons pas constamment plongés
Dans le numérique et le superficiel
Avec un peu d'efforts
La beauté du monde est bien plus belle et réelle.

Anaëlle, 16 ans

LYCÉENNE, ORPHIN

Vivre à la campagne me rend mélancolique

LA CAMPAGNE EST UN LIEU HORS DU TEMPS POUR LILOU. ELLE Y EST MÉLANCOLIQUE, ET ELLE S'Y ENNUIE. ELLE RÊVE DE RETOURNER SUR LES LIEUX DE SES VACANCES OÙ TOUT LUI PARAÎT POSSIBLE.

Il existe un endroit où je me sens bien. C'est peut-être le seul. Mais généralement, je n'y reste qu'un court moment dans l'année. Et à chaque rentrée, au moment où je dois partir, il y a toujours « ce quelqu'un » qui rentre avec moi, là où j'habite, à la campagne. « Ce quelqu'un », c'est le vide qui se fait une place dans mes bagages quand je rentre des vacances d'été. Dans mes souvenirs, il a presque toujours été présent.

Ce vide que je ressens, c'est le manque de l'île. Sur cette île, je me sens bien, je fais ce que je ne pourrais pas faire à la campagne. Là-bas, je vis avant de penser et c'est tout ce qui m'importe. Les rencontres étrangères, les passe-temps, les loisirs, tout est possible. Ça n'a plus rien à voir quand je rentre. Là-bas, l'ennui serait presque un plaisir: plus de règles, plus de temps, de nouvelles découvertes tous les jours sur terre, sous terre, au-dessus de l'eau, en-dessous, en hauteur ou les pieds sur le sol.

Les animaux ne sont plus des sous-espèces, il n'y a pas de classes sociales, on peut marcher pieds nus dans la rue, il n'y a pas d'avantage à avoir un sexe plutôt qu'un autre. C'est juste cool.

À la campagne, quand il pleut, tu restes à l'intérieur, sous des draps. Tu regardes un écran. Tu dessines, tu lis ou tu fais d'autres choses, toujours avec l'aide d'une lampe, car l'absence de lumière dans la pièce, les nuages, les gouttes d'eau qui arrosent le sol t'empêchent de pouvoir accomplir ta tâche.

À la campagne, c'est totalement différent de là où j'aimerais être. Ce vide qui reste à mes côtés prend une place de plus en plus conséquente dans ma vie. C'est comme un poids en plus qui rentre avec moi, et qui reste avec moi tout le reste de l'année. Heureusement, c'est un poids que j'arrive tant bien que mal à combler avec des rencontres, des passions, les sorties, mes amis, ma famille.

La campagne, c'est différent de là où j'aimerais être

Lilou, 17 ans

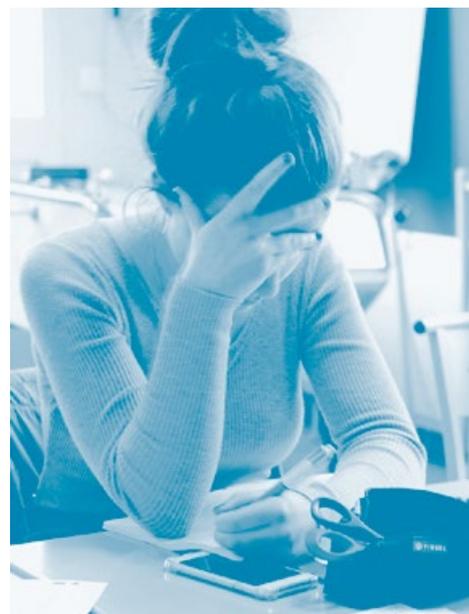
LYCÉENNE, BONNELLES

VÉGANE À LA CAMPAGNE ? PAS FACILE

« Quoi ? Végane ? Tu manges quoi alors autre que de l'herbe ou des graines ? », « Tu peux avoir des carences tu sais ? », « C'est la nouvelle mode c'est ça ? Comme le gluten free... » Bref... C'est toujours la même chose. C'est difficile de débattre avec des personnes ignorantes. Je pense surtout aux personnes habitant la campagne, là où j'habite moi. Ici, les personnes sont accrochées à leurs habitudes et leurs traditions. Peut-être qu'à Paris on peut trouver de temps en temps des produits pour vegan, mais à Montfort-l'Amaury... les rares fois où j'ai trouvé un pot de glace vegan ou du chocolat au lait d'amande, j'étais au 7^{ème} ciel.

Emma, 17 ans

LYCÉENNE, MONTFORT-L'AMAURY





Ma mère alcoolique, ma nouvelle vie au vert

Au collège, à Paris, un garçon me traitait tous les jours de nazie parce que je suis d'origine germano-autrichienne. Ma meilleure amie, qui voulait sortir avec lui, lui a raconté les problèmes d'alcool de ma mère, pour se rapprocher de lui. Il m'a harcelée à cause de ma mère. Au bout de trois mois, je n'en pouvais plus, je suis tombée en dépression et ma psy m'a conseillé d'aller vivre avec mon père à la campagne... Mais la campagne, je ne connaissais pas vraiment.

LA MEILLEURE AMIE DE LA MÈRE DE LUDWIGA ? LA BOUTEILLE. ÇA A GÂCHÉ SA VIE JUSQU'À CE QU'ELLE AILLE VIVRE CHEZ SON PÈRE, À LA CAMPAGNE.

Le temps d'adaptation fut un peu difficile mais mon nouveau collège était au bord d'une forêt, c'était magnifique. Le matin, je pouvais enfin admirer le lever du soleil, alors qu'avant, dans mon ancien collège, je parvenais à peine à percevoir un petit rayon à travers les immeubles haussmanniens. Mes camarades étaient bien plus ouverts d'esprit. Le soir, en rentrant du collège en bus, j'admirais les petits villages et les hameaux par lesquels je passais ainsi que les petits bois et champs avec les vaches et les lapins qui couraient. Ils étaient libres, comme moi désormais !

J'ai poursuivi mon année scolaire et en troisième, au début de mon adolescence, j'avais de nombreux amis autour de moi. J'étais heureuse.

Au lycée, dans un village un peu perdu, tout s'est aussi bien passé. Maintenant, le calme, les champs, les bruits des animaux... Cela m'apaise. Et lorsque je rentre le soir, les lampadaires qui éclairent ma petite ruelle me rassurent. Maintenant, je n'ai plus peur du noir, de la solitude. Et lorsque je retourne parfois à Paris, je me sens très loin de chez moi alors qu'il n'y a que 45 minutes qui séparent la ville de ma campagne.

Ludwiga, 16 ans

LYCÉENNE, RAMBOUILLET



J'aurais voulu être ado en ville comme mon père

Mon papa a grandi dans le 93, dans un appartement d'environ 60 mètres carrés. Il partageait sa petite chambre avec son frère. Un p'tit appart' de cité dans une barre d'immeuble avec les commerces et les transports à proximité. Là-bas, tout le monde a le même niveau de vie, plutôt faible, et l'entraide est la clé de la vie en communauté. Tout le monde se connaît et vit à proximité. Mon père a souvent des anecdotes et des bons souvenirs à nous raconter. Il faut dire qu'il a fait les 400 coups avec sa bande.

Ses amis habitaient dans l'appart' d'en face ou d'à côté. Il pouvait facilement les retrouver quand il le voulait. Un jour, ils ont fait ingérer un pétard à un crapaud : malheureusement, la pauvre bête n'a pas survécu à l'expérience. Une autre fois, il marchait tranquillement quand il a été accosté par deux gars qui voulaient lui voler son Teddy, la fameuse veste de l'époque. Il s'est bien défendu, les a entraînés dans son quartier où les jeunes (vu qu'ils se connaissent et s'entraidaient tous) l'ont aidé à leur faire passer l'envie de l'emmerder à nouveau.

J'adore les avantages qu'offre la campagne, mais je suis isolée

Mais mon père, lui, a contracté une sorte de phobie de la ville, des immeubles. Il rêvait d'un autre air : d'espace, de verdure et de tranquillité. Il s'est battu dans ses études en chantant « Envole-moi » de Goldman et s'est envolé vivre loin du tumulte de la ville. J'ai donc grandi à la campagne.

Je vis dans un pavillon avec jardin, j'ai une grande chambre rien que pour moi, tout comme ma sœur, et un chien. C'est très tranquille. Trop tranquille. Le jardin, les fleurs, les oiseaux, c'est bien gentil quand on a 5 ans, mais j'en ai 16 et il n'y a pas de quoi faire des folies. Certes, on est loin de la zone blanche, DIEU MERCI, mais mes amis habitent à 15 minutes d'autoroute, nous sommes donc dépendants de nos parents et ne pouvons pas nous voir quand nous le souhaitons. J'adore les avantages qu'offre la campagne, mais je suis isolée, alors j'me réfugie dans les livres, les séries, les vidéos : on est loin des relations sociales.

Pour mon père, on habite déjà dans un lieu idéal

Un mix de la ville et la campagne, c'est possible ? On garderait les avantages et on supprimerait les inconvénients de chacun des lieux et hop ! Une petite maison dans une jolie ville, une rue tranquille d'où on entendrait les oiseaux, un petit jardin bucolique où mon chien pourrait se dégourdir les pattes, les amis, les activités, les épiceries et les transports juste à côté... Oui, je suis bien consciente que je demande la paradis, là.

PAR REJET DE LA VILLE, LE PÈRE DE MARINE A CHOISI D'INSTALLER SA FAMILLE À LA CAMPAGNE. À 16 ANS, MARINE AIMERAIT SORTIR ET FAIRE LES 400 COUPS COMME LUI... VIVRE EN VILLE QUOI !

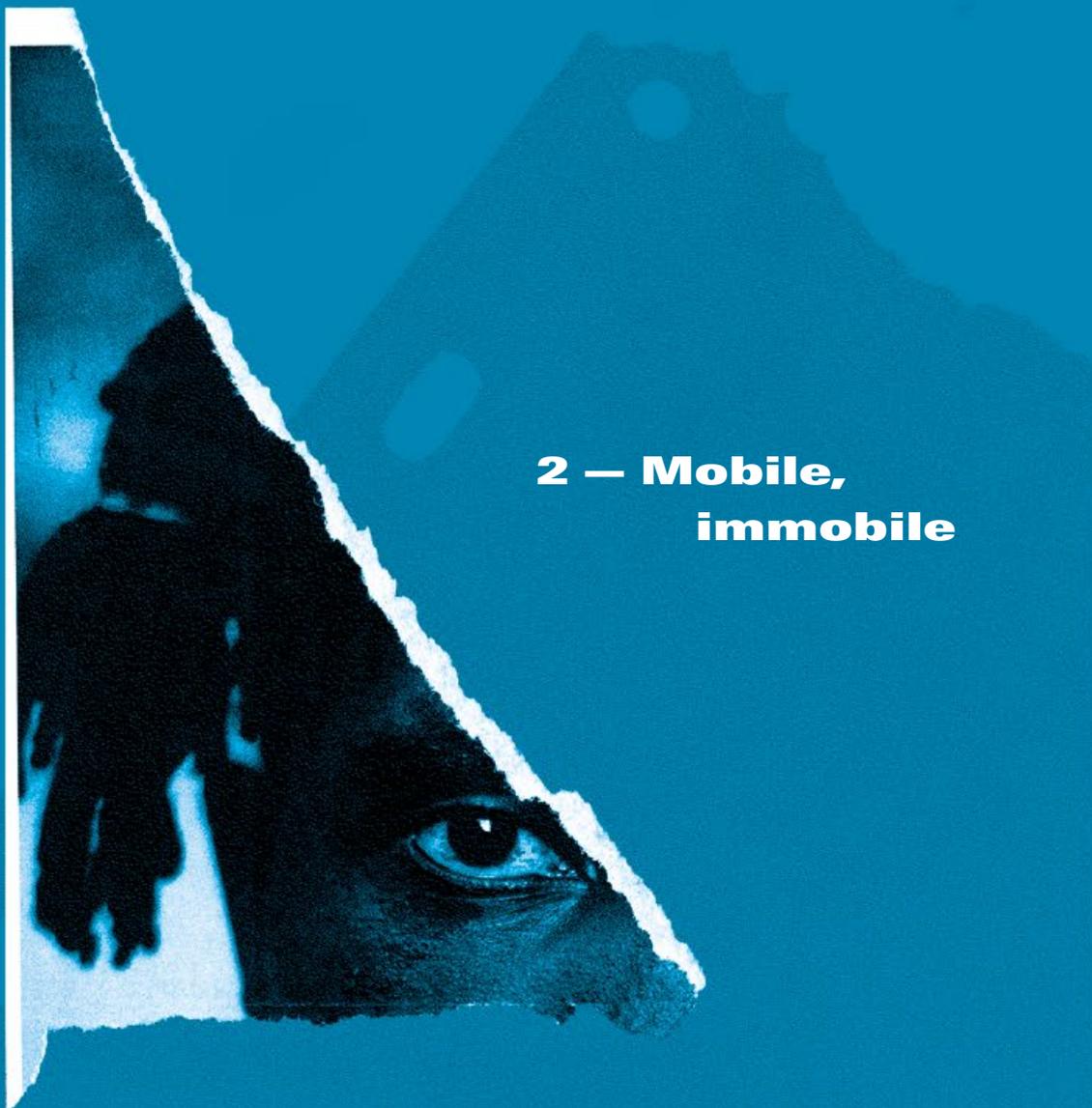


J'ai grandi en écoutant les épopées de mon père qui me parlait de l'agitation des villes, ça me faisait me sentir privilégiée et tranquille à la campagne. En même temps, cela m'amusait et me rendait fière parfois (pas pour le crapaud, RIP à lui). Je me suis appropriée ces histoires, je me disais : « Moi aussi, je ferai ça quand je serai plus grande. »

Et maintenant que j'ai l'autorisation de sortir de plus en plus avec mes amis, je ressens la frustration de ne pas pouvoir le faire autant que lui l'a fait ou que je le souhaiterais. Cela pour des raisons de distances et de dépendance aux transports que je n'aurais pas en ville. Vous voyez la larmichette couler sur ma joue ?

Pour mon père, on habite déjà dans un lieu idéal, il aurait voulu grandir là où je grandis et moi, parfois, j'aimerais tester la vie en ville, là où lui a grandi. On s'envie mutuellement quoi. Mais de toute façon l'herbe est toujours plus verte ailleurs, non ? Alors bon, la campagne c'est pas si mal.

Marine, 16 ans
LYCÉENNE, GALLUIS



2 — Mobile, immobile

JE VEUX PARTIR

J'en ai marre de mon quotidien. Certes, j'ai un toit sur la tête, j'ai des parents et deux petites sœurs adorables... Mais tous les jours, c'est la même chose. Je me lève dans ma vieille chambre à 6h40, mon lit n'a pas bougé, ma fenêtre juste en face non plus. Comme tous les matins, j'espère que ce sera une belle journée. Comme tous les matins, j'attends mon bus devant la même église qui ne bouge toujours pas. C'est toujours la même chose, je veux faire autre chose de ma vie, je veux voir d'autres paysages, de nouvelles cultures, rencontrer de nouvelles personnes. Je veux échapper à cette pression et à ce quotidien d'adolescente qui doit bosser chaque jour pour le bac et pour son avenir.

Chacha, 16 ans

BOUTIGNY



Toutes les campagnes ne se ressemblent pas, j'en suis la preuve

Quand j'avais 12 ans, en cinquième, j'ai déménagé d'une campagne à une autre, je suis passé de Gallardon à Saint-Arnoult-en-Yvelines. À l'époque, je me suis dit : « C'est pas grave, je me referai des potes, et puis de toute façon, toutes les campagnes se ressemblent... » Grave erreur !

Mes parents n'arrêtaient pas de me répéter : « Tu verras, on sera bien ! On sera au calme ! » Ah oui, c'était calme, tellement calme que j'ai failli en faire une crise cardiaque à force de ne rien avoir à faire. Une fois arrivé, je me suis dit : « Putain ! C'est complètement différent ! »

Gallardon, c'est situé sur la route qui relie les villes les plus importantes de la région, Chartres et Rambouillet. La circulation des voitures est assez importante. Le grondement des camions qui passent, les bus qui circulent toute la journée... Il y a énormément de commerces : des fleuristes, des banques, un opticien, un boulanger... Et aussi une église, une mairie, la police municipale, une salle polyvalente, etc. Tous les mercredis, après les cours du matin, je sortais avec un ami pour faire du skate, la route était nickel.

Aucun pote à l'horizon Mais en arrivant dans mon nouveau village, une espèce de bourgade, rien à voir : c'était la galère, que dalle à faire ! Même pas de commerces. T'es obligé de faire 4 km pour trouver une supérette et d'autres choses utiles.

Bref, c'est pas terrible pour passer de bons moments avec mes nouveaux amis de lycée. J'ai dû abandonner ma passion, parce que les routes ne sont pas terribles. Mes sorties skate ont été remplacées par de la consommation de vidéos YouTube, des jeux vidéos sur la Switch, les nouvelles technologies ! Le seul point commun, à mon sens, c'est que des bus marquent l'arrêt dans les deux campagnes.

EN CHANGEANT DE CAMPAGNE, JEAN A CHANGÉ SES HABITUDES ET A DÛ TROUVER UN NOUVEAU STYLE DE VIE.



Jean, 15 ans

LYCÉEN, SAINT-ARNOULT-EN-YVELINES

DE PARIS AU CHÂTEAU, MON PARCOURS DU COMBATTANT

J'étais content quand je suis arrivé à Paris. Mais mon premier jour, deux jeunes m'ont dit de laisser mes valises avec eux, le temps d'aller demander à quoi j'avais le droit en tant que mineur. Quand je suis revenu, ils étaient déjà partis.

Quand j'ai compris, j'ai pleuré, parce que je n'avais plus d'argent, plus de vêtements et plus rien à manger. Ici, ce n'est pas comme à Paris. À Paris, il y a beaucoup de choses qui ne sont pas terribles, comme les vols, les bagarres... À Rambouillet, c'est calme, les gens ne se battent pas. Les personnes se respectent. J'aimerais bien rester ici et j'aimerais bien à mon tour aider les autres.

Zeeshan, 18 ans

ÉTUDIANT, SONCHAMP

Du Mali à Paris, j'ai déjà vécu plusieurs vies

À 14 ANS, BAKARI A DÉJÀ VÉCU DE NOMBREUSES
EXPÉRIENCES, DU MALI À PARIS, EN PASSANT
PAR UN CHÂTEAU FRANÇAIS.



Quand j'étais plus petit, j'habitais dans la région de Kayes, au Mali. Souvent, nous (les jeunes), on allait dans la grande ville pour acheter un poste de radio, écouter de la musique et danser. On passait la journée là-bas et le soir, on faisait la fête à Aïté avec tout le monde. Les filles mettaient en commun de l'argent, cinq euros chacune, pour acheter des tam-tams. Chacun au village donnait dix euros qu'on mettait en commun pour acheter un bœuf. On tuait le bœuf lors de la fête, on partageait la viande, en donnant une part à chacun. On rentrait ensuite à la maison pour cuire la viande et la manger.

À l'époque, j'avais demandé à mon père d'aller à l'école, mais il m'avait dit non. J'y suis allé quand même, j'apprenais l'écriture et le calcul, on écrivait en français et en bambara. Mon village était petit, mais ça me plaisait. La nuit, je rentrais tôt car j'avais peur des Djinns [les esprits].

Paris, ça va dans tous les sens Quand je suis arrivé à Paris, tout était différent. Dans cette grande capitale, j'ai vu des choses que je n'avais jamais vues. Des voitures, des immeubles, la foule, le métro... Ça m'a surpris, c'était sous terre et ça allait dans tous les sens. J'y ai quand même dormi pendant quatre jours, les gens nous donnaient de l'argent et à manger. Je n'ai pas eu de mauvaises expériences. La plupart du temps, les gens s'excusaient quand ils me marchaient sur les pieds. Les gens sont pressés à Paris, ils doivent aller au travail, c'est normal.

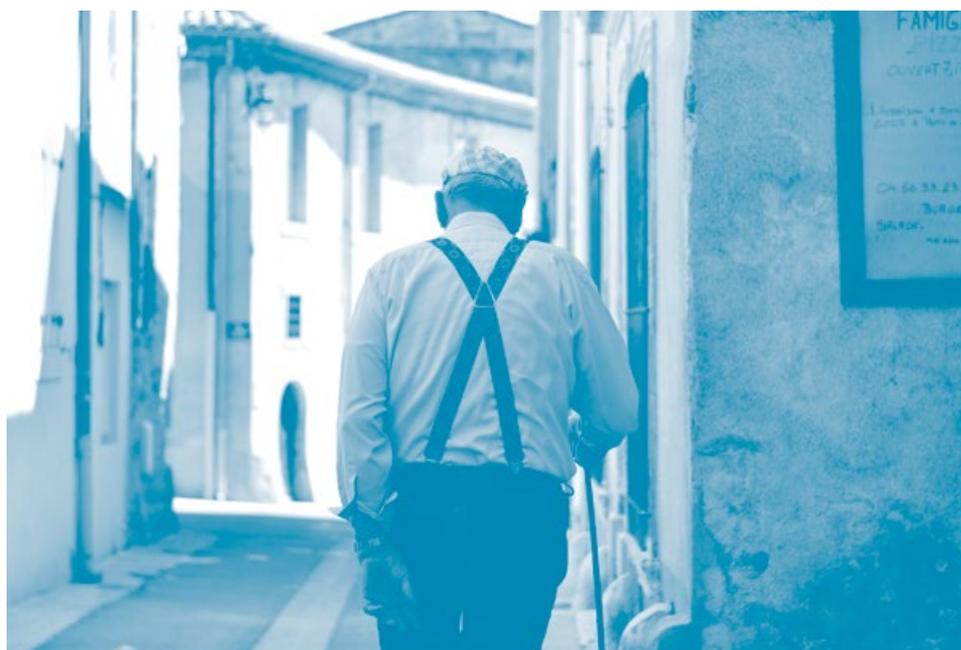
Je suis allé à la Tour Eiffel, j'ai vu les bateaux-mouches, je me suis promené, j'ai vu les terrasses des cafés. J'ai vu des artistes à la Tour Eiffel qui dessinaient les gens. Des gens m'ont indiqué où était la Croix-Rouge. Au bout d'un certain temps, je suis arrivé au château [Centre de Formation Le Nôtre]. On est venu me chercher en voiture, on m'a montré la forêt, le terrain de football et on m'a présenté les autres garçons qui m'ont souhaité la bienvenue. On m'a montré ma chambre et donné des affaires de toilettes.

J'aime vivre à Paris et au château. Les deux sont bien. Au château, c'est calme et j'aime ça. À Paris, il y a mon meilleur ami qui est comme mon frère.

Bakari, 14 ans

ÉTUDIANT, SONCHAMP





Entre la ville et la campagne, ma vie se renouvelle

AVEC L'AGRANDISSEMENT DE SA FAMILLE ET LA SÉPARATION DE SES PARENTS, TEHANI A RÉGULIÈREMENT DÉMÉNAGÉ. ÇA LUI A PERMIS DE VIVRE À LA FOIS EN VILLE ET À LA CAMPAGNE. POUR ELLE, C'EST UN ATOUT.

Durant ma petite existence, j'ai « beaucoup » déménagé. J'ai commencé ma vie à Élan-court dans un appartement, c'était génial jusqu'au moment où ma sœur est arrivée. On n'avait plus assez de place dans l'appartement, du coup on l'a vendu et on a fait construire notre maison à Hermeray. Elle était magnifique et on était bien tous ensemble. J'ai fait la maternelle et commencé la primaire là-bas.

Quand j'avais 7 ans, c'est-à-dire en CE1, mes parents se sont séparés. Je suis partie avec ma mère à Boinville, chez mes grands-parents et j'ai fait mon année de CE2 dans leur école primaire. Pendant que j'étudiais les tables de multiplication, mon père a déménagé à Rambouillet, puis à Émancé. J'ai fini mes années de primaire à la Boissière-École, toujours avec ma mère, du CM1 jusqu'à la sixième. La Boissière-École, c'est la campagne, avec les champs, les vaches, etc. Mais il y a aussi une école, une église, une épicerie et 765 habitants (de tous les âges).

À l'inverse, chez mon père, à Boinville, c'est un village perdu dans la campagne, il y a une école primaire, une église, 500 habitants — principalement des personnes âgées — et l'épicerie la plus proche est à 10 minutes du village en roulant vite (comme ma mère).

Le changement, c'est pas rassurant Mais revenons à nos moutons : j'ai fait mes années de collège ici et là, et j'ai fini aux Essarts (retour dans la ville d'enfance de mon père). J'ai changé et je change d'environnement tous les jours : j'habite avec ma mère dans un village perdu, je vais au lycée en ville, à Rambouillet, je passe du temps chez mon père, dans un mélange de ville et de campagne.

Bref, tout ça pour dire que quand on déménage, ça fait peur car le changement, c'est pas rassurant. Mais ce changement permet de prendre un nouveau départ et de recommencer partiellement sa vie. Par exemple, dans une nouvelle école, on a peur de ne pas se faire d'amis, mais ces choses-là se font naturellement et on s'en fait toujours au bout d'un moment. Le changement peut chambouler, mais il suffit d'un peu de temps pour s'adapter.

Tehani, 15 ans

LYCÉENNE, LES ESSARTS-LE-ROI

Je veux échapper au système scolaire français

PROPULSÉE DANS UNE SECTION INTERNATIONALE, BRIANNA A CHANGÉ DE VIE. LA CHARGE DE TRAVAIL, LE RAPPORT À LA RELIGION, LE RYTHME QUOTIDIEN... ELLE NE S'Y EST PAS RETROUVÉE.



Je suis en classe de terminale et j'ai toujours détesté l'école. Au collège, c'était trop facile, puis au lycée c'était vraiment trop dur. Je pense que c'était plus la quantité de travail que le niveau qui m'embêtait réellement. Dans tous les cas, l'histoire de mon parcours scolaire est vraiment très particulière.

Je suis bilingue et grâce à mon niveau en anglais, j'ai été acceptée dans la section internationale à Notre-Dame du Grandchamp, un lycée « très bien réputé ». Bien sûr, le niveau était élevé. Le bac n'était même pas un stress car on nous préparait déjà aux classes préparatoires. Absolument tout dans cette école tournait autour du travail.

Je suis passé d'une vie surchargée à une vie super calme

Je me réveillais à 6h, prenais le train à 7h, travaillais une heure dans le train puis j'arrivais au lycée, j'avais cours et parfois je n'avais même pas de pause aux intercours. Ensuite, j'avais la pause déjeuner durant laquelle tout le monde étudiait et je retournais en classe jusqu'à 19h parfois. Quand je rentrais chez moi, j'avais genre cinq heures de devoirs à faire mais je ne les faisais jamais...

Mes journées étaient vraiment très stressantes et éprouvantes. Je n'ai jamais su trouver ma place. J'étais la plus jeune, je n'étais pas riche et je ne croyais même pas en Dieu. Je ne voulais pas être dans cette école. Mais je suis restée durant toute mon année de seconde et durant les deux premiers mois de première. Puis, j'en ai eu assez et j'ai décidé de faire le CNED, l'école à la maison. Je suis passée d'une vie surchargée à une vie super calme, peut-être trop calme.

J'ai arrêté de socialiser alors que je suis une personne très sociable. Je me suis isolée de mes amis car ils avaient cours assez loin et pour aller les voir il y avait une dizaine de bus à prendre. Entre temps, j'ai développé une phobie scolaire, quelque chose que les gens négligent et ne prennent pas assez au sérieux.

J'ai repris contact avec mes amis du collège et je suis allée les visiter au lycée Jean Monnet proche de chez moi. Quand j'ai su que ce lycée proposait une section art, je m'y suis intéressée, chose qui ne m'était jamais arrivée durant toute ma scolarité. J'ai toujours été très artistique. J'ai fait de la sculpture pendant huit ans, mais aussi du chant, de la guitare, du piano et de la peinture pendant des années. Je me suis donc inscrite à Jean Monnet, je n'ai pas eu mon bac, j'ai redoublé et me voilà.

Depuis quelque temps, je cherche une solution pour échapper au système scolaire français et en septembre, enfin, je partirai pour le MET College à Brighton en Angleterre. Je laisserai la France derrière moi.

Brianna, 16 ans
LYCÉENNE, HOUDAN

Habiter à la campagne, c'est galérer avec les transports

Quand je sors, c'est plus que des galères: c'est de l'organisation. J'habite dans une petite ville, pas loin de Rambouillet dans les Yvelines. Quand j'étais plus petite, je n'avais pas besoin de sortir en dehors de ma ville car tous mes amis habitaient là. Mais avec le temps, des amis ont déménagé, ce qui fait que je les vois moins souvent. Quand je sors, c'est pour aller sur Paris, Versailles et d'autres grandes villes. Je prends donc tout le temps les transports en commun, car je n'ai pas le permis et mes parents ne sont pas souvent chez moi.

QUAND CIELU VEUT SORTIR, ÇA SE TRANSFORME VITE EN EXPÉDITION. SE DÉPLACER, C'EST LOIN D'ÊTRE SPONTANÉ !

La veille ou quelques jours avant, avec mes amis, on doit d'abord regarder les horaires des bus, puis ceux des trains. L'objectif, c'est d'arriver tous en même temps à l'endroit prévu pour ne pas attendre trop longtemps les autres. Généralement, j'en ai toujours pour plus de 45 minutes de trajet. Et puis, il faut penser aux horaires des transports du retour et surtout ne pas oublier l'heure, car à un moment, il n'y a plus de bus. C'est encore pire le dimanche: dans ma ville, il n'y a pas de transports en commun. Du coup, je ne sors jamais le dimanche (à part si mes parents peuvent me déposer quelque part et revenir me chercher).

C'est encore pire le dimanche: dans ma ville, il n'y a pas de transports en commun.

L'exemple typique des galères que je rencontre pour me déplacer, c'était l'année dernière, pendant les vacances de Pâques. Deux amies étaient venues nous voir ma sœur et moi et on avait décidé de sortir dans le centre-ville. Il faut savoir que toutes nos affaires étaient chez nous, genre les sous, les cartes de bus... À un moment donné, l'une de mes amies a proposé quand même de regarder les horaires de bus sur internet pour prendre le suivant. On a vu qu'il était 20 minutes plus tard ! Impossible de l'avoir... ou presque. On a couru le plus vite possible chez moi, ma sœur et une amie sont restées à l'arrêt de bus pour nous attendre.

On a sprinté, on a jamais couru aussi vite de notre vie je pense, les minutes défilaient. On a réussi à arriver à l'arrêt de bus à l'heure pile mais mortes de fatigue. Et là... on a attendu. 5 minutes. 10 minutes. 15 minutes. Après 30 minutes d'attente, on s'est rendu compte que le bus ne passerait pas et qu'il fallait attendre le suivant. On avait couru pour rien ! Évidemment, ma sœur et mon autre amie se sont bien foutues de nous...

Du coup, désormais, pour sortir, je préfère m'organiser pour ne pas connaître le même genre d'épisode. De préférence, je prends un peu d'avance pour être sûre de profiter de ma journée avec mes amis.



Cielu, 16 ans

LYCÉENNE, SAINT-ARNOULT-EN-YVELINES

J'ai deux galères pour m'évader de ma campagne: les transports... et ma mère

SORTIR, POUR MALAURIE, C'EST UNE DOUBLE AVENTURE: CONVAINCRE SA MÈRE ET PRENDRE DES TRANSPORTS. UN PARCOURS DE COMBATTANTE !

J'habite un petit hameau près de Rambouillet, à l'ouest de Paris. Autour, on ne trouve que des champs, de la forêt, et un vieux terrain de basket qui ne demande qu'à être rénové! Mon hameau n'est pas desservi par les transports, et la ville la plus proche pour prendre le bus est à 35 minutes à pied.

Pour aller au lycée, c'est un parcours du combattant: je dois prendre un taxi à 7h25, puis attendre 15 minutes à l'arrêt d'une petite ville pour prendre le bus jusqu'à Rambouillet. Quand je commence à 9h30, c'est ma mère qui m'amène, mais quand elle travaille, je suis obligée de faire le trajet à pied. Le soir, c'est la même histoire, mais le plus souvent, je rentre à pied. Pour aller à Paris, c'est pire! Ma mère m'emmène carrément à la Verrière, une gare à 30 minutes de ma campagne en voiture, puis on prend le train jusqu'à Paris.

Mais en fait, le pire, c'est pas les transports. Le pire, c'est ma mère. À chaque fois que je demande une sortie loin de cet endroit paumé où j'habite, elle s'affole et pose des questions du style: «Avec qui tu y vas?», «À quelle heure vous rentrez?», «Comment vous y allez?», «Tu prendras ton téléphone?», «Y a-t-il des parents avec vous?». Ma mère joue un peu le rôle de garde du corps. Elle ne veut pas que je me retrouve seule dans un coin perdu d'une grande ville, de peur qu'il m'arrive quelque chose. Elle s' imagine des tas de choses... «T'imagines ce qui peut t'arriver si tu t'embarques là-dedans?!» Parfois je n'arrive pas à la faire changer d'avis.

Parfois, elle craque car elle voit que j'y tiens vraiment. Et... c'est à ce moment-là que le problème des transports me rattrape. Au moment où j'avais enfin réussi à convaincre ma mère! J'ai deux batailles: réussir à sortir de ce coin paumé en ayant l'accord de ma mère puis essayer de prendre un train pour aller dans une grande ville comme Paris.

Quand je vois mes copines à Paris, je n'ai qu'une envie, c'est de me joindre à elle. Souvent, je pense à toutes les sorties que je rate à cause de ma mère et de cette foutue ligne de réseau urbain qui passe dans mon bled. Si j'habitais à Paris, je suis sûre que ma mère serait beaucoup plus indulgente. Même si elle fait des efforts: elle essaie toujours d'organiser une sortie avec moi le jour où mes amies avaient prévu de sortir. Mais entre ma mère et la galère des transports, elle restera toujours la numéro 1. En tout cas, jusqu'à mes 18 ans, et le permis qui me permettra de ne plus dépendre de ces foutus transports...

Malaurie, 15 ans
LYCÉENNE, MAINGUÉRIN





Vivre à Los Angeles, Shanghai ou même Paris, on en a rien à foutre !

APRÈS AVOIR PASSÉ LA JOURNÉE À PARIS, NIELS ET SA BANDE D'AMIS SONT RENTRÉS COMPLÈTEMENT DÉSILLUSIONNÉS.

Ce jour-là, on devait bouger sur Paris
Rendez-vous à la gare à douze heures pétantes
J'arrivais donc aux alentours de midi et demi
Retrouvant un groupe d'amis bien énervés par l'attente

Descendus du train on était tous un peu sonnés
Dans une ville où tout allait si vite
Ceux qui prétendaient connaître étaient les plus affolés

Nous étions plantés dans ce lieu qui nous était exotique
Ralentis par Louise qui frôlait la panique
La dalle au ventre
L'air pollué nous asphyxiant
Entourés de gens peu souriants
Tous stressés ils avançaient en nous bousculant

Waouh ! Paname c'est vraiment géant !
Avec un don incontestable pour se paumer
Et un budget plutôt serré
On a pas tardé à se faire chier

Le Perray commençait à me manquer
Les gens, les odeurs, tout là-bas m'était familier
Tout tendus on a fini par rentrer

Retrouvant notre patelin
On s'est fait un barbeuc sur le vieux terrain de foot
Au fond, vivre à Los Angeles, Shanghai ou même Paris, on en a rien à foutre !

Niels, 16 ans

LYCÉEN, RAMBOUILLET

JE PRÉFÈRE MON PAYS DE NAISSANCE À LA FRANCE

Je n'aime pas trop la France. Au Portugal, je n'entendais aucun bruit, alors qu'en France, j'entends le train passer, les voitures, les gens crier dans les rues. Je préférerais aussi habiter à côté de la mer. Au Portugal, j'habitais dans un village qui se nommait Peniche. J'avais sept ans quand je suis arrivé.

Diogo, 16 ans

LYCÉEN, LES ESSARTS-LE-ROI

Mon trajet en TER, c'est un voyage à travers les classes sociales

DANS LE TER, ANTONIN CONSTATE QUE SELON LES STATIONS ET LE NIVEAU DE RICHESSE DES VILLES TRAVERSÉES, LE PAYSAGE URBAIN ET LES DISCUSSIONS ENTRE LES PASSAGERS CHANGENT...

C'est lundi matin. Comme à mon habitude, je me lève, je me prépare, je vérifie si tout est « OK ! », je regarde bien mon temps de trajet, je calcule et hop, j'y vais. Je suis toujours en avance de 10 à 20 minutes. J'ai l'air nostalgique de quitter mon chez moi, Rambouillet, cette ville peuplée de personnes aisées aux gros porte-monnaie et aux ventres bien remplis, cette ville qui sent le luxe et dont la superficie grandit à vue d'œil, comme le portefeuille. Une fois dans le train, je passe mon trajet à m'interroger sur les différentes classes sociales qui cohabitent. C'est vrai ça, on passe de la mère avec ses gosses qui n'a pas l'air franchement aisée au petit catho en col rond et à chemise manches longues. Franchement, il y a une frontière entre les classes sociales, là, sous notre nez, ou c'est moi ?

Une fois arrivé à Gazeran, on ressent une atmosphère de travail, des gens descendent, d'autres montent, de nouvelles têtes apparaissent. Moi je ressens comme un vide, je quitte mon milieu naturel. Ce département, je ne veux pas le quitter, mais il est temps de partir vers l'inconnu. Quitter cette bourgade implique que je vais en trouver d'autres. La ville n'est plus, place à la campagne.

Un sentiment bizarre de confort s'installe Le trajet entre Gazeran et Épernon... Comment vous dire, un sentiment bizarre de confort s'installe. Bien calé dans ton fauteuil, tu regardes ce putain de beau paysage et tu te dis : « Je me sens bien, bordel. » C'est sans doute l'effet de la campagne sur le cerveau humain... Mais tu es rapidement rappelé à l'ordre par l'ambiance travail avec des « clac clac », des bruits incessants de claviers et des discussions autour de l'immobilier. Quelques rires par-ci, par-là.

Nous voilà à Épernon ! On n'a pas quitté le monde des bourgeois bien longtemps et on revient aux sources avec cette belle ville. Hop, c'est parti pour une tripotée de quartiers chics avec bâtiments et bureaux chics puis, derrière, le fucking chic centre-ville. Le train continue, on monte sur le plateau, et là, boum ! Un panorama de malade, une superbe vue et des baraques franchement chères (mais au moins, on doit être tranquille ici). Difficile de dire non à ce panorama malgré l'atmosphère de pénitencier.



On est toujours dans le train, retour au trajet Épernon-Maintenon, ce légendaire trajet, ultra-court. Le stress commence à monter, tout comme la transpiration, dans le TER. Les travailleurs de la vie active sont tous au complet pour aller direction Chartres, les discussions partent en vrille, les rires ont disparu, le côté travail domine et tu te dis que ça ne doit pas rigoler des masses tous les jours. Ça parle projet immobilier et statistiques, le wagon est composé d'hommes et de femmes en costards prêts à tout déchirer. On sent bien plus l'argent qu'au début. M'enfin, le terminus est proche, on est bientôt arrivé à Maintenon, on peut déjà apercevoir le hangar abandonné que je vois tous les jours. Terminus ! Tout le monde descend. Enfin, surtout les lycéens.

Maintenon, c'est peut-être cliché, mais on est plus du tout sur le même type de passagers. Il y a vraiment très peu de gens aisés dans ce coin, c'est un trou perdu sympathique comme tout, c'est ce qui fait son charme, et même s'il n'y a rien à faire, les habitants qui y vivent s'y sentent bien, comme chez eux, à la campagne. Quitter mon département m'a toujours fait bizarre. Je fais parti d'un milieu plutôt aisé, je pense, et le fait de prendre le train pour aller dans un autre milieu social m'a fait évoluer. De fil en aiguille, on découvre beaucoup de choses sur soi et sur sa classe sociale, rien qu'en prenant le train.

Antonin, 21 ans

ÉTUDIANT, RAMBOUILLET

Vivre dans mon village, c'est être dépendante

AUJOURD'HUI, MÉLINA VIT DANS UN VILLAGE MAIS ÇA N'A PAS TOUJOURS ÉTÉ LE CAS. ELLE REGRETTE L'ANONYMAT ET LA LIBERTÉ QUE LUI OFFRAIT LA VILLE, AUTREFOIS.



Dans mon village, c'est la campagne. Mes voisins ont même des poules, des oies, des moutons, des lapins et un âne. À côté de chez moi, il y a des champs, un haras de propriétaires de chevaux. Dans mon village, il a un bus que pour aller à l'école, mais mon arrêt de bus ne se trouve même pas là : il se situe à 15 minutes à pied.

Mon bus n'est même pas un bus. C'est un car. Dans mon car, tout le monde se connaît. C'est agréable lorsque tout le monde s'apprécie mais quand les gens ne s'aiment pas, les mauvais regards fusent.

Dans mon village, les commentaires douloureux et les rumeurs ont leur place. Car dans mon village, tout le monde se connaît et personne ne s'apprécie vraiment.

Je n'ai pas toujours habité ici et c'est sans doute pour cela que je n'aime pas mon village. Je suis une fille de la ville et non de la campagne. À la ville, il y a du monde dans les rues, on est plus libres et il y a moins de jugements. Il y a toujours quelque chose à faire. Ici, je m'ennuie. J'ai moins d'ami.e.s et plus d'ennemi.e.s. Ma routine actuelle ne me convient pas.

J'aimais ma vie à la ville : aller en cours la semaine et ne rentrer chez moi qu'à l'heure du dîner. Il m'arrivait même de rentrer tard le soir mais ça ne dérangeait personne. Je ne peux plus faire cela. Maintenant, lorsque je souhaite me rendre à un endroit précis, que ce soit pour sortir voir mes ami.e.s ou même par ordre administratif, je dois me faire emmener par quelqu'un. Ce n'est pas toujours possible et je le déplore.

J'ai été libre mais je ne le suis plus. Ma liberté me manque. Liberté rime avec autonomie selon moi. Je ne serai de nouveau libre que lorsque je pourrai enfin passer mon permis. À présent, je ne suis plus libre car je ne suis plus autonome. Je n'avais pas besoin de mes parents quand j'habitais en ville, mes ami.e.s habitaient tou.te.s à côté de chez moi.

À présent, je dépends énormément de mes parents et je déteste cela. La dépendance n'est bien sûr pas qu'une question de mouvement, de déplacements mais aussi d'ordre financier. Car oui, actuellement, mes seuls revenus sont ceux que me donnent mes parents. Avant, j'avais et j'arrivais à trouver un travail d'étudiant facilement. Ici, j'ai essayé mais je n'ai pas réussi. Il y a très peu d'endroits qui prennent des jobs étudiants. Un jour, je repartirai en ville. Je n'habiterai plus à la campagne.



Mélina, 18 ans
LYCÉENNE, GAMBAILS

Partie vivre à la campagne, j'ai gardé mes potes : merci Snapchat !

EN DÉMÉNAGEANT À RAMBOUILLET, OCÉANE S'EST ÉLOIGNÉE D'UNE PARTIE DE SES AMIS D'ENFANCE. ELLE COMMUNIQUE TOUJOURS AVEC EUX, MAIS À DISTANCE, SUR LES RÉSEAUX.



Quand j'avais 13 ans, j'ai déménagé de la capitale, Paris, pour aller dans une plus petite ville : Rambouillet. Je n'étais pas très enthousiaste à l'idée de me séparer de mes potes et de quitter mon quartier d'enfance. Je sortais avec eux, sur la place de la Mairie ou chez nous. Ça, c'était fini. J'étais triste.

J'ai perdu contact avec la plupart d'entre eux. Arrivée à la campagne, je me suis fait de nouveaux amis. On va dans le parc du château, on se balade, on s'assoit dans l'herbe. Mais ce n'est pas la même chose. Mes amis parisiens, je les connaissais depuis que j'étais toute petite, depuis la maternelle. On connaissait nos vies par cœur.

On se raconte nos journées... des choses banales de nos vies

Heureusement, il y a les réseaux sociaux. Avec certains, j'ai réussi à garder contact, et on discute tous les jours sur Snapchat même si on se voit rarement. On se raconte nos journées, comment vont nos familles et nos animaux, ce qu'on va faire pendant les vacances, quand est-ce qu'on pourra se voir... Bref, des choses banales de nos vies. Souvent, on ne peut pas se voir, car soit l'une va quelque part ou a déjà quelque chose de prévu, ou bien c'est l'autre. Du coup, c'est compliqué.

La différence avec l'amitié virtuelle et l'amitié réelle c'est qu'on ne se voit pas en vrai. Enfin, je ne sais pas comment expliquer. On ne fait pas de sorties, on ne mange pas ensemble... Ce n'est pas pareil.

Océane, 15 ans

LYCÉENNE, RAMBOUILLET

VERSAILLES ET RAMBOUILLET, CE N'EST PAS TOUT À FAIT LA MÊME HISTOIRE

J'ai deux vies différentes entre Versailles et Rambouillet. Dans la première, tout est plus grand, il y a plus de vivacité, plus de trucs à faire. Tandis qu'à Rambouillet, c'est plus petit, c'est moins vivant et il y a moins d'événements.

François, 15 ans

LYCÉEN, RAMBOUILLET

Trouver mes marques dans la campagne française : pas évident !

ARRIVÉE DE SEINE-SAINT-DENIS DANS UNE FORMATION AU CŒUR DE LA FORÊT, FILO N'Y TROUVAIT PAS SA PLACE... JUSQU'À FAIRE LES BONNES RENCONTRES.

Je suis Nigérienne, mais je viens de Côte d'Ivoire. Je suis arrivée en France à l'âge de 14 ans et je fus accueillie dans un foyer du 93. Dans ce foyer, j'ai appris à m'intégrer dans la communauté française. À manger des plats français et aussi à cuisiner. J'aimais cette vie car il y avait la ville et c'était facile pour moi de me déplacer pour voir des potes que je connaissais depuis la Côte d'Ivoire.

J'étais en classe de troisième et cela se passait bien jusqu'au jour où j'ai appris qu'il fallait suivre une formation au sein du CEFP Le Nôtre. Pour moi, c'était une bonne idée car depuis mon plus jeune âge, je rêvais de travailler dans la restauration en tant que serveuse. J'ai accepté volontiers et réussi à avoir un rendez-vous. Mes éducateurs m'ont montré la photo de l'internat et à la vue de cette image, j'étais impatient de découvrir ce que c'était.

J'ai réussi à être acceptée, à mon grand étonnement Le jour de mon rendez-vous, je suis arrivée avec mon éducateur référent. En voyant la forêt, j'étais déçue !

Je commençais à regretter mon choix d'avoir quitté mon foyer... Mais je me suis convaincue que les années passaient vite et que je n'étais là que pour la formation. Heureusement, le directeur de l'école Le Nôtre m'a encouragée à saisir cette opportunité pour réaliser mon rêve. Après plusieurs nuits de réflexion et avec quelques conseils de mes éducateurs, j'ai finalement pris la décision de faire la formation.

Le jour où j'ai intégré le centre de formation, j'ai appris que je ne serai pas en classe préparatoire restauration. Je me suis sentie trahie et j'ai failli renoncer à cette formation. Mais là aussi, le directeur m'a donné un délai de deux mois et m'a dit qu'on verrait par la suite. Je n'avais plus confiance en personne, et je n'étais pas bien. Je ne voulais pas côtoyer les éducateurs, je leur parlais mal, tout en essayant de m'accrocher aux vaines aspérités de l'espérance.

Finalement, au bout d'un certain temps, j'ai réussi à être acceptée dans la classe préparatoire, à mon grand étonnement. À ce moment-là, je me suis fait des amis avec qui je pouvais partager mes joies et mes peines. Ils ont été un soutien solide. Et sans comprendre comment, je sentais que je commençais à m'habituer à ces lieux qui n'étaient autrefois qu'un lieu perdu dans la forêt pour moi. J'ai compris peu à peu que malgré tout ce qui s'était passé ces derniers mois... j'étais tombée amoureuse de cet endroit.

J'ai découvert que les habitants de la campagne étaient sympas et qu'ils étaient prêts à me venir en aide, par exemple en me ramenant en voiture quand je ratais mon bus.

Comme prévu, après un certain temps, est venu le moment d'organiser une réunion avec le directeur et le professeur pour voir si je méritais la place que j'occupais. Je me suis réveillée de bonne heure, j'avais confiance en moi car j'avais donné le meilleur de moi-même. J'ai été admise ! J'étais fière de moi et je me suis dit qu'il fallait que je continue à travailler pour être à la hauteur de leurs attentes. Bien que je sois habituée à la campagne, je pense que je rentrerai sans doute en ville après mon diplôme.

Filo, 18 ans
ÉTUDIANTE, SONCHAMP

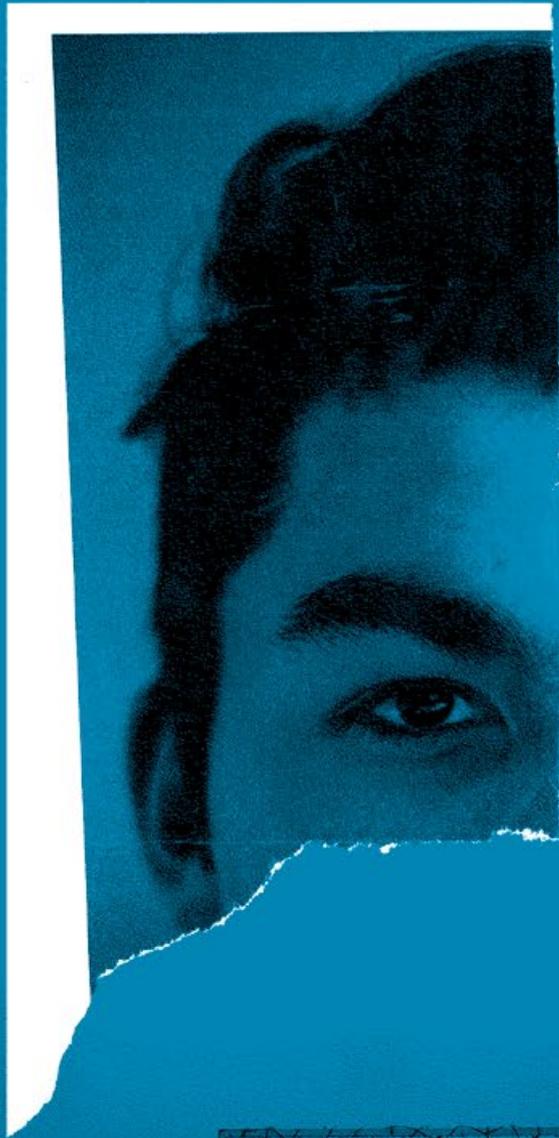


COMMENT TUER L'ENNUI DANS LE PÉRIURBAIN

On est dans ce qu'on appelle la « couronne périurbaine ». Avant, en troisième, avec mon groupe de potes, on s'ennuyait légèrement. Alors, pour alimenter nos après-midis ensoleillés, on allait dans une maison abandonnée, sombre et humide. C'était notre rendez-vous du vendredi, on nettoyait la maison de manière à nous en faire un OG. On avait créé une table pour pouvoir jouer à des jeux de société, un Cluedo, un jeu de crime et détectives.

Mathis, 15 ans

LYCÉEN, LE PERRY-EN-YVELINES



3 — Passer le temps





En France comme au Mali, la campagne c'est l'ennui

BOUYAGUI VIEN DE LA CAMPAGNE AU MALI ET IL Y VIT EN FRANCE AUSSI. MAIS LES VILLAGES ET LA FORÊT, IL EN A MARRE... IL RÊVE DE RETROUVER LA LIBERTÉ DÉCOUVERTE EN VILLE.

J'ai grandi au Mali dans un petit village qui s'appelle Koumarefara, dans la région de Kayes. Mes parents cultivaient la terre. Ils faisaient pousser du maïs. Tout autour, il y avait des champs et des forêts. Au village, il n'y avait que quelques maisons. Ce n'était pas très loin d'une grande ville : on mettait deux heures pour y aller, en voiture et en moto. J'allais à l'école coranique. Les journées passaient vite, mais je n'aimais pas trop, car je ne pouvais pas faire ce que je voulais.

Chez nous, c'est le père qui doit payer l'école pour ses enfants. À un moment, mon père ne pouvait plus payer pour mon éducation. Comme je ne pouvais plus aller à l'école, je suis parti. Après plusieurs mois de voyage, je suis arrivé à Paris. Il y avait trop de monde ! Des gens partout ! Le métro qui vient, qui part... Au début, j'ai eu peur !

Un village, une forêt et rien à faire

Je me suis mis à chercher un endroit où dormir et on m'a conseillé d'aller à Porte de la Chapelle. J'ai alterné entre des hôtels sociaux et la rue avant d'avoir une place dans un foyer et, enfin, au bout d'un an, je suis arrivé au Centre de Formation Le Nôtre. La première fois que j'y suis arrivé, j'étais pas hyper content : un village avec personne dedans, une forêt et rien à faire. Je m'étais habitué à la grande ville où tu peux te balader quand tu veux et où il y a plein de choses à faire.

Je n'étais pas du tout content de retrouver un village comme celui où j'ai grandi, Koumarefara. Ici, il n'y a personne. Je dois prendre le bus pour bouger et il n'y en a vraiment pas beaucoup. Je me suis rendu compte que j'aime beaucoup la ville. Quand j'étais à Paris, je passais mon temps à me balader. Ici, je pourrais aller dans la forêt mais elle me fait peur car il n'y a personne.

C'est pareil quand je marche jusqu'à la gare la plus proche : je ne croise personne sur la route. Et la nuit, c'est encore pire. Chez moi, on dit que la nuit, les diables se baladent dans la forêt. C'est vrai qu'ici, c'est comme à Koumarefara. Il n'y a que les bâtiments qui changent. Mais depuis que j'ai vu comment c'était dans une grande ville, j'y ai pris goût. Aujourd'hui, je rêve déjà d'y retourner.

Bouyagui, 19 ans

ÉTUDIANT, SONCHAMP



JE ME SUIS LONGTEMPS ENFERMÉ DANS LES JEUX VIDÉOS

Au fil du temps, j'ai remarqué que m'être focalisé sur les jeux vidéo ne m'a pas fait avancer dans la vie, et que ce que me disaient mes parents était vrai : je passais une grande partie de mon temps libre sur les écrans, isolé du monde extérieur. Le fait d'habiter à la campagne n'aidait pas, et ne me motivait pas à sortir dehors.

Paul, 16 ans

LYCÉEN, RAMBOUILLET



Entouré de champs, j'ai déchanté

INSTALLÉ DEPUIS HUIT ANS AVEC SES PARENTS DANS UNE COMMUNE D'EURE-ET-LOIR, JAJOU CULTIVE SON ENNUI AVEC UN POTE. POUR CHANGER, IL PART SOUVENT EN TRAIN REJOINDRE D'AUTRES COPAINS EN ÎLE-DE-FRANCE.

Je suis né à Trappes et j'y ai vécu jusqu'à l'âge de 9 ans pour finalement me retrouver à Épernon, une petite campagne dans le 28 [l'Eure-et-Loir], à la frontière des Yvelines. Trappes, c'est une ville au vrai sens du terme: pas d'endroits où se balader, impossible de prendre l'air dans mon quartier. Au début, j'étais content de déménager dans une ville plus tranquille avec plus d'espaces verts, des forêts, des rivières. Plus le temps passe, plus je commence à regretter... À Épernon, c'est pas trop ça. La galère pour se faire des potes! En même temps, au début, j'essayais pas vraiment. Le principal, c'était de travailler à l'école.

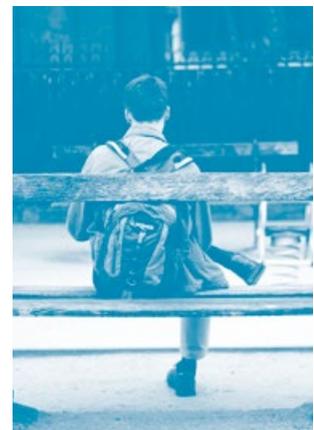
Finalement, j'ai repéré un mec qui avait le même style vestimentaire que moi, qui écoutait la même musique. Il s'appelle Drosko. Avec lui, j'ai beaucoup de délires et on partage la même idée. Lui aussi avant il habitait dans un quartier dans le 91 [Essonne] et il a déménagé récemment. Surtout, on est d'accord sur un point: la campagne, c'est vraiment éclaté de ouf et il n'y a rien à faire.

Je prends le train pour éviter de galérer à Épernon

Voici un résumé de nos discussions quotidiennes:

- Putain, y a vraiment rien à faire dans ce trou perdu.
- Ouais, c'est trop la galère ici...
- Imagine s'il y avait un grand centre commercial avec toutes les boutiques qu'on kiffe.
- De ouf, ça serait vraiment parfait avec des fast-foods et tout!
- Avec ça, on serait moins là à rester à rien foutre dans cette vieille campagne.
- Totalement corda avec toi mon gars.

Pour éviter de galérer à Épernon, souvent je prends le train avec Drosko jusqu'à Paris, pour voir des potes et faire des foots. J'ai des potes un peu partout en Île-de-France: Montreuil, Trappes, Bagneux, Paris. Je vais très souvent les voir, surtout en ce moment car il fait chaud et je kiffe faire des barbecues. Mais prendre le train tous les mercredis et les week-ends, ça commence à devenir fatigant, surtout quand ton train passe une fois par heure. C'est pour ça que j'essaie de persuader mes parents de déménager plus près de Paris pour faciliter mon style de vie et plus profiter avec mes potes.



Jajou, 16 ans
LYCÉEN, ÉPERNON

Privée de sorties, je m'évade de chez moi sur internet

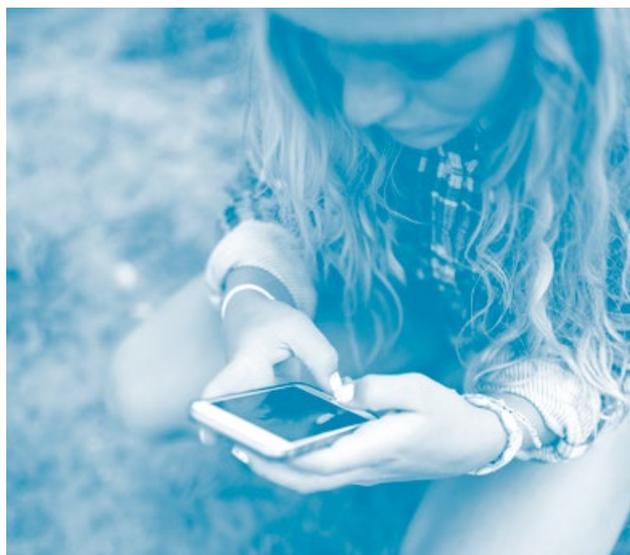
LILI N'EST PAS AUTORISÉE À SORTIR DE CHEZ ELLE ET SE SENT ISOLÉE. DESSIN, JEUX VIDÉO, MANGA... ELLE A DÉVELOPPÉ DES PASSIONS QU'ELLE PARTAGE AVEC DES AMIS VIRTUELS.

J'habite en Île-de-France, dans une ville pleine de boutiques et avec un château. Depuis toujours, je n'ai pas le droit de sortir de chez moi sauf quand... je suis accompagnée de mes parents (ça marche parfois avec des amis en qui mon père a confiance).

Généralement, quand je sors de chez moi, c'est toujours pour voir ma famille à la campagne. Mes amis partent souvent ensemble dîner et s'amuser tandis que moi j'en ai l'interdiction. Du coup, ils ont pris l'habitude de ne plus me proposer. J'en ai marre de toujours être au même endroit, de ne pas avoir les mêmes délires avec mes amis qu'eux ont entre eux. Le souci, c'est surtout mon père: il coupe directement la discussion. Il n'y a que ma mère qui me laisse sortir en de rares occasions.

Heureusement, j'ai des passions: j'aime beaucoup le dessin, les jeux vidéo et le manga. Un jour, je m'ennuyais, j'ai pris ma console 3DS et j'ai décidé de l'explorer et d'aller sur toutes les options possibles! Je suis arrivée par hasard sur Miiverse. J'ai vu des personnes que je ne connaissais pas poster des dessins en suivant des communautés de jeux vidéo, et j'ai décidé de faire pareil.

Avec mes amis «IVL», je peux vider mon sac Avec le temps, j'ai rencontré des personnes IVL («in virtual life», «dans la vie virtuelle») qui avaient la même passion que moi, le dessin! Je leur ai parlé de tout ça. Avec eux, je peux vider mon sac.



J'adore parler virtuellement, par messages, avec ces personnes qui me connaissent finalement bien plus que mes amis IRL («in real life», «dans la vraie vie») et ma famille. Quatre d'entre eux sont devenus mes confidents.

Toute seule dans ma chambre, je m'amuse à créer un monde, avec des personnages, leurs histoires, les relations entre eux... Je poste tout ça sur Instagram et avec mes amis IVL on discute de nos personnages et de nos mondes respectifs. Parfois, on fait même se rencontrer nos personnages dans des RP («role plays», «jeux de rôles»).

Dans ma vie en ligne, j'ai des super délires avec plein de personnes. Certes, je ne peux pas manger avec eux, aller au cinéma ou faire du shopping, mais je fais plein d'autres choses. Ma prochaine sortie est prévue pour le vendredi 5 juillet. Grâce à un ami, j'ai eu l'autorisation de partir à la Japan Expo! À cette occasion, je vais pouvoir rencontrer certains de mes amis IVL. Je suis super heureuse et impatiente.

Lili, 15 ans

LYCÉENNE, RAMBOUILLET

MA CHAMBRE EST UN COCON OÙ JE ME RÉFUGIE

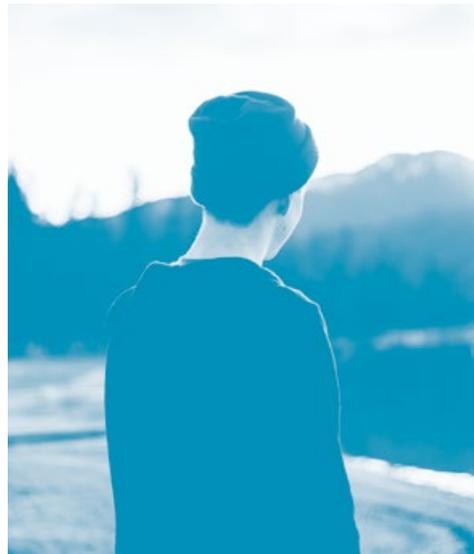
Ma chambre, c'est mon cocon car c'est un endroit qui me libère d'un poids intérieur. C'est un endroit qui m'est propre, où je contrôle les péripéties qui changent le cours de ma vie. Devrais-je laisser une seconde chance à mon père qui n'a pas su assumer son rôle depuis tant d'années? Si cette personne revient vers moi, que faire? Lui pardonner ou passer à autre chose? Face à des gros dilemmes, ma chambre me permet de réfléchir aux problèmes que je pourrais rencontrer par la suite et de méditer pour faire le bon choix. Étouffée par l'extérieur, ma chambre est une pièce non-envahissante et épurée.

Dyline, 15 ans

LYCÉENNE, RAMBOUILLET

Ma ville est proche de tout, mais loin de ce qui compte pour moi

LES AMIS DE LORIS VIVENT LOIN DE CHEZ LUI ET ÇA LUI PÈSE. DU COUP, LES WEEK-ENDS, IL S'ENNUIE ET DOIT SE CONTENTER D'ÉCHANGER AVEC EUX VIA LES RÉSEAUX.



Tout le monde dit que ma ville est proche de tout. Pas moi. Le centre commercial, le collègue, la gare, la boulangerie, l'hôpital : c'est de ces choses-là dont la ville est proche. Pour moi, « tout », ce sont mes amis, ceux avec qui je passe de merveilleux moments, ceux qui me font rire. Mais ça, j'ai mis du temps à le comprendre. Un jour, ma mère m'a proposé d'aller faire du vélo avec d'anciens amis que je ne voyais plus. Moi, je n'en avais pas envie. Je voulais bien jouer avec mes amis, mais à travers les jeux vidéo ou les réseaux sociaux. Finalement, lorsque j'ai été chez un ami dans un petit village, on a fait du vélo.

C'est anodin, mais là-bas, c'est une habitude : aller toquer chez les voisins le dimanche à 15h pour aller faire une partie de foot. Ils se connaissent et se côtoient depuis leur plus jeune âge, passent leurs journées ensemble. Ils ne connaissent pas l'ennui et ne ressentent pas ce manque d'amitié comme je peux le ressentir.

L'indépendance à la campagne, le stress en ville

Moi, j'aurais voulu vivre ça, m'amuser le week-end avec mes amis, passer tout mon temps avec eux sans avoir à me demander quoi faire, sans avoir des moments d'ennui, sans avoir à vivre tous les week-ends cette même routine, sans avoir à toucher mon téléphone ou ma manette de jeu pour enfin avoir un lien avec eux.



Tout ça, c'est sûrement lié à l'indépendance en campagne : tes parents connaissent les autres parents, c'est donc plus facile d'aller chez tes amis. Il n'y a pas de grande route à traverser pour y aller, toutes les maisons sont à deux pas. En ville, le passage des voitures est permanent, que ce soit dans la grande avenue ou même dans la petite ruelle. Tes parents sont plus stressés et ne te laissent pas traîner chez des inconnus. C'est souvent pour ça qu'ils ont fait le choix d'aller finalement vivre à la campagne.

Du coup, je me demande aujourd'hui si c'est moi qui suis asocial ou si tout le monde a le même problème que moi ? Ma ville est-elle loin de tout ou c'est moi qui dois m'éloigner de la ville ?

Loris, 14 ans

COLLÉGIEN, RAMBOUILLET

Mon bled paumé, mes potes, nos conneries

Chaque fois, c'est la même histoire. J'habite à Saint-Arnoult-en-Yvelines. Il n'y a pas grand chose à faire. Quand je n'ai pas cours, pour tuer l'ennui, je joue à la Play. Et là, je reçois un SMS d'un pote qui habite dans le même bled: «Viens, on sort?»

LEUR VILLAGE EST UN PEU LOIN DE TOUT. ALORS, POUR S'OCCUPER, DAVID ET SES AMIS SORTENT ET CHERCHENT DES BÊTISES À FAIRE. ÇA NE SE PASSE PAS TOUJOURS BIEN... MAIS LÀ-BAS, C'EST COMME ÇA POUR TOUT LE MONDE.

Chaque fois, c'est la même histoire: on sort. Quand on se retrouve, on est quatre-cinq de la même bande de potes à habiter dans les mêmes deux, trois rues. On se fait chier, on traîne. Et là, un truc nous passe par la tête et hop, on le fait. La dernière fois, c'était pas ouf, mais on a quand même bien rigolé. On a appelé deux agences d'hôtel et on les a fait discuter entre eux. Je sais que c'est nul, mais pour nous, c'était quand même très drôle à faire.

Une autre fois, on était chez un pote, ses parents n'étaient pas là, on jouait au foot et un pigeon s'est pris l'aile dans un arbre et ne pouvait plus voler. Au début, on n'y a pas fait attention, puis on a trouvé une pelle, on l'a tabassé et on a jeté son corps dans les égouts.



Sinon, il y a l'histoire du lance-flammes. On était deux, on avait 10 ans, un déo et un briquet dans nos sacs. Vous imaginez la suite: je sors les deux et je m'apprête à montrer à mon pote. Pour vous dire à quel point on était débiles à cette époque, on s'était mis à côté de la gendarmerie. À peine j'avais lancé le feu que les gendarmes sont arrivés, on a essayé de partir mais il nous ont rattrapés et ont appelé nos parents. Ce qui est bien avec mes parents, c'est qu'ils ne me font pas vraiment la morale parce qu'ils ont déjà fait ce genre de conneries.

On fait des conneries parce qu'il n'y a rien à faire

Si on fait ces conneries, en fait, c'est surtout parce qu'il n'y a rien à faire là où on habite... La seule chose à faire, c'est de se caler dans un coin ou squatter un banc dans un parc. Mais on fait vite le tour... C'est le problème d'habiter dans une campagne ou dans un village. Chez moi, ça manque de magasins ou de restos. Du coup, pour s'occuper, on essaie de s'amuser à notre manière.

David, 16 ans

LYCÉEN, SAINT-ARNOULT-EN-YVELINES

JE M'ENNUIE ET JE CROIS QUE J'AIME ÇA

Je vis depuis ma naissance à Rambouillet, je n'ai jamais déménagé et je sens que j'ai fait le tour. Avant, je jouais beaucoup aux jeux vidéo. Maintenant, je ne joue plus mais je reste souvent chez moi. Je me suis habitué à ce mode de vie. J'essaie de m'occuper mais la plupart du temps je ne fais rien et je crois que j'aime ça. Je m'ennuie et je sais qu'il va falloir que je me bouge et changer cette habitude sinon je ne sais pas comment je vais finir et où.

Léo, 16 ans

LYCÉEN, RAMBOUILLET

Un toit, moi et le tabac

PRUNE A DES PROBLÈMES DE FAMILLE. SON ÉCHAPATOIRE? LA CIGARETTE, UN PASSE-TEMPS ET UN OUTIL DE RÉFLEXION.

Tout le monde déteste l'odeur de tabac froid. Les enfants entendent beaucoup parler de cette odeur, si mystérieuse, inconnue et interdite. J'y ai goûté, cette odeur m'a suivie. J'ai eu de plus en plus besoin de la sentir, mais je n'ai pas assumé le fait de porter ce parfum. Me balader avec cette odeur collée à mes vêtements à seulement 15 ans a changé toutes mes relations.

Ma mère rentre toujours avant mon père, vers 19h30. À 21h, on m'appelle à table. Je descends chaque marche des escaliers en me demandant si ce dîner sera similaire au dernier. Malheureusement, c'est bel et bien le même repas que la veille, et que tous les autres jours d'ailleurs. Les mêmes discussions, les mêmes reproches, les mêmes cris, les mêmes insultes et les mêmes pleurs. Et bien sûr, ce même silence de ma part. Parce que je sais que si j'essayais de m'exprimer, je n'arriverais jamais à parler de tout. De tout ce que j'ai envie de dire à ma mère, des paroles qui s'accumulent de plus en plus au fond de ma tête. La dernière fois que je lui ai fait part de ce que je ressentais, elle m'avait forcée à lui parler. J'étais dégoulinante de larmes et je lui ai dit que c'était elle qui me mettait une pression constante. Elle a rigolé, elle s'est foutue de ma gueule. Touchée, je ne lui ai plus jamais rien dit.

Un seul échappatoire : ce bon vieux tabac froid La fuite jusqu'à ma chambre sonne la fin du dîner. Chassée ou non, c'est un réel sauvetage. Enfin seule, dans la chambre la plus haute et isolée de la maison. Je m'y sens comme dans une cellule de cristal. À ce moment-là, je ne contrôle plus aucune de mes émotions. Colère, trahison et frustration se confondent. Je ne peux pas partir (je le ferais avec plaisir si je n'étais dans la chambre la plus haute), je ne peux pas dormir, je ne peux rien faire. Je ne vois qu'un seul moyen de m'échapper : ce bon vieux tabac froid.

Je sèche mes larmes. Je pousse mon lit au milieu de ma chambre, sous ma fenêtre. Sur mon bureau, je me roule plusieurs clopes, quand je me rappelle avoir un reste de joint. Je mets tout dans un paquet vide, mon briquet et mes écouteurs dans une autre poche. Quand je suis prête, je monte sur le lit et sur le toit. Un peu plus bas, il y a la cheminée. Je descends le toit jusqu'au pied de celle-ci. C'est seulement là que je peux m'allonger, et profiter. Je sors mon portable et mes écouteurs. Je suis en mode avion. J'écoute « Wonderwall » d'Oasis. Je sors mon briquet et une clope que je coince entre mes lèvres. Mes mains sont gelées. Ma main gauche est armée du briquet et ma main droite forme une coque qui le protège du vent. Après plusieurs tentatives qui me font mal au pouce gauche, je savoure enfin ce goût. La première bouffée m'a redonné le goût de la liberté. Je ne sais pas ce que j'aurais pu faire pour avoir une bonne relation avec ma mère. Est-ce que ce sera toujours comme ça ?

Prune, 16 ans

LYCÉENNE, RAMBOUILLET



CE SONT LES CHIENS QUI OCCUPENT MON WEEK-END

La folle course des chiens dans les herbes hautes, ça anime mon week-end. Rébarbatif selon certains, contraignant selon d'autres, j'attends ce moment avec impatience chaque semaine. L'odeur des arbres remplit mes narines en même temps que celle de la liberté. Mes amis comme seule présence humaine, j'oublie tout et les conversations futiles entraînent cette déconnexion totale. Plus d'heure, de pensée, de devoir à faire, de contrôle à réviser, de stress, d'attente. Nous marchons paisiblement en suivant le chemin en terre parmi les champs. Le crépuscule laisse de longues traînées roses dans le ciel.

Michel, 16 ans

LYCÉEN, GARANCIÈRES



4 — À taille humaine

LA MAISON DE MON GRAND-PÈRE

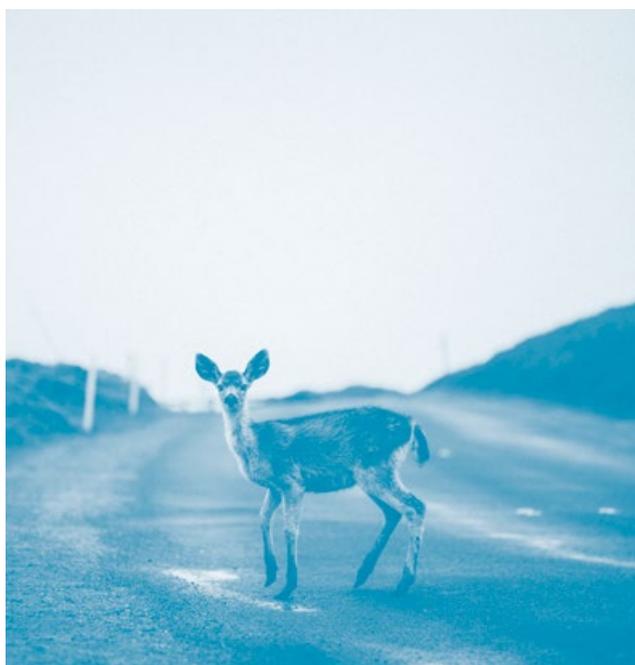
Si on arrive à trouver la clé cachée dans les pots, peut-être que la lourde porte s'ouvrira. Dans le salon, ça sent le cigare et un peu les fleurs du jardin quand c'est le printemps. Avec les rayons du soleil, la fumée peut faire des dessins et des vagues dans la pièce. Quand ça fait longtemps que la femme de ménage n'est pas venue, il y a des toiles d'araignée qui font un peu comme des rosaces ou des mandalas. Pour monter aux chambres, il faut passer par un long couloir sombre qui faisait peur quand on était petits. Sur les murs, il y a toutes sortes de plantes et de fleurs accrochées et suspendues : c'est parce que chaque année, mon grand-père organisait un concours du plus bel herbier avec tous mes cousins. On partait en expédition dans l'immense jardin à la recherche de la perle rare que mon grand-père avait soigneusement dissimulée dans les orties. Pour sortir, il faut d'abord avoir retrouvé toutes ses affaires dans la maison, puis dire au revoir à mon grand-père, lui souhaiter bon courage et ne pas oublier de lui dire qu'on l'aime.

Juliette, 16 ans

LYCÉENNE, HOUDAN

Je viens d'Égypte et je suis arrivé en France le 17 novembre 2015. Avant j'étais en Italie. J'y suis resté quatre mois. Quand je suis arrivé en France, à Gare de Lyon, je me suis senti soulagé d'arriver ici sans avoir eu de problème. Je suis resté un mois à l'hôtel, puis je suis allé à la Maison d'Accueil et d'Éducation pendant neuf mois.

C'est en août 2016 que je suis finalement arrivé au château [le Centre de Formation Le Nôtre]. La forêt et ses animaux sauvages, ainsi que les habitants du village m'ont impressionné. Parce qu'en Égypte, je n'avais jamais vu la forêt, ni ce genre d'animaux sauvages : des cerfs, des sangliers, des biches... J'avais peur parce que je ne savais pas s'ils étaient dangereux ou non.



La première fois que j'ai croisé les habitants du village, je disais bonjour mais ils ne me répondaient pas. Je ne comprenais pas pourquoi. Je trouvais cela très bizarre. J'ai cru que c'était parce que j'étais un étranger ou parce que je venais du château.

J'ai été surpris qu'il s'arrête me prendre en stop J'ai voulu comprendre pourquoi il y avait ce fossé entre nous. J'ai continué à dire bonjour malgré leur absence de réponse. Avec le temps, les habitants m'ont vu tous les jours et ont commencé à me saluer en retour. Un jour, en voulant aller à la gare de Rambouillet, j'ai dû faire du stop car il n'y avait plus de bus. Après cinq minutes, un monsieur m'a pris en stop. Ce monsieur, je le voyais tous les jours au village et il ne me saluait jamais. Du coup, j'ai été très surpris qu'il s'arrête.

Il m'a posé plusieurs questions sur moi, sur ce que je faisais à Sonchamp. Je lui ai raconté mon quotidien au château, que je faisais un CAP, que je dormais à l'internat. Lui m'a expliqué que les jeunes d'avant faisaient beaucoup de problèmes, ils n'étaient pas respectueux. C'est pour cela que les habitants ont pris beaucoup de distance avec les jeunes. Je suis très content d'avoir pu parler avec ce monsieur.

Maintenant, les habitants du village disent toujours bonjour, avec un sourire sur le visage. Et aujourd'hui, je traverse la forêt en n'ayant plus peur des animaux.

Abdelbasset, 18 ans

ÉTUDIANT, SONCHAMP

JE N'AI PAS DE TÉLÉPHONE PORTABLE ET ÇA ME VA TRÈS BIEN

Lorsque mes nouveaux amis me demandent mon numéro et que je leur dis que je n'en ai pas, ils ont l'air choqué. Ils n'ont pas l'habitude de voir des personnes qui n'ont pas de téléphone, et même eux n'ont pas l'habitude de ne pas en avoir. Mes téléphones ont tous mal fini et m'étaient plus ou moins inutiles. Malgré cela, j'arrive à garder contact avec les gens.

Rayyan, 15 ans

LYCÉEN, RAMBOUILLET

J'étais la seule Noire de ma classe

À SON ARRIVÉE AU COLLÈGE, SAMA DÉMÉNAGE À LA CAMPAGNE. ELLE Y DÉCOUVRE L'IGNORANCE ET LES REMARQUES DE SES CAMARADES SUR SA COULEUR DE PEAU.



Dans la ville de T., du moins dans mon quartier et ses alentours, on se connaissait tous. De nombreuses communautés cohabitaient : Afrique du Nord, Afrique subsaharienne, Asie, Europe de l'Est... formant un mélange très cosmopolite. Mes parents nous confiaient souvent à des voisins et l'été, ma sœur et moi retrouvions nos amis dans des espaces verts, à la piscine ou dans ce qu'on appelait le Square. C'était si divers qu'on se reconnaissait forcément en quelqu'un. Alors, lorsque nous avons déménagé à la campagne, nous étions la seconde famille noire à habiter là.



Il y avait environ neuf cent habitants (donc bien moins qu'à T.). La majorité n'était pas « issue de la diversité ». En sixième (au collège de R., la ville la plus proche) j'étais la seule Noire de ma classe avec une fille métisse qui est devenue mon amie. Pareil pour ma sœur en primaire. Pour la première fois, j'ai fait face à l'ignorance de certains. J'avais souvent l'impression d'être la dernière attraction en vogue,

le sujet de drôles de questions : « Dis, est-ce que tu deviens complètement bleue quand tu bronzes ? », ou « Puisque la couleur noire attire les rayons du soleil, t'as jamais froid en hiver ? ». J'étais abasourdie, mais rarement en colère. J'essayais de ne pas leur en vouloir d'être curieux et de poser des questions, aussi saugrenues soient-elles. J'étais surtout attristée de remarquer que le manque de diversité dans les villages alentours créait autant d'ignorance.

Le jour où je suis venue coiffée d'une afro au collège, tout le monde voulait toucher mes cheveux, comme s'il s'agissait d'une créature toute nouvelle, venue d'un ailleurs mystérieux. Une de mes camarades de classe — blanche — que je connaissais à peine a même fourré sa main dans mes cheveux, en toute tranquillité, prétendant qu'elle « n'avait pas pu s'en empêcher », à croire que sa main était dotée d'une conscience propre !

Tout le monde voulait toucher mes cheveux

Être en minorité à R., c'est aussi se prendre plein de blagues au sujet de sa couleur de peau. Je ne suis pas susceptible et même plutôt bon public, je ne les prends pas au sérieux. Néanmoins, ce qui a tendance à me déranger, c'est qu'elles deviennent répétitives, lourdes et régulières. Je ne fais pas souvent de réflexions, parce que certains s'offusquent que leurs blagues recyclées finissent par me déranger. Ils se vexent presque. Alors je laisse couler. Même quand ça ne me fait plus rire. Même quand ça m'énerve. Malgré ces quelques épisodes, je ne me sens pas marginalisée non plus, surtout depuis que je suis au lycée. On y est plus nombreux, c'est plus divers, on voit de tout. La plupart des gens sont plus matures, beaucoup veulent échanger à propos de nos cultures et d'autres sujets. Au collège, il y a une phrase que j'ai souvent entendue de la part de quelques amies : « J'adorerais être noire. » Je crois qu'elles ne voient là que les cheveux crépus, bouclés, frisés, les coiffures en tout genre très colorées, la musique entraînante... Peut-être qu'on leurs paraît « exotiques ». Il y a tant de choses qu'elles oublient, quand il s'agit d'être Noir(e) à O, à R... en France.

Sama, 16 ans

LYCÉENNE, O.

Le château, c'est ma maison, mon école, mon petit village

**ABDRAHAMANE PENSAIT NE JAMAIS
CONNAÎTRE LA «VIE DE CHÂTEAU».
ET POURTANT! AUJOURD'HUI, C'EST SON
QUOTIDIEN ET IL Y A PRESQUE
SES HABITUDES.**

J'apprends un métier, le jardinage

La première fois que je suis venu ici, j'ai rencontré la psychologue. On m'a dit que si j'avais un souci ou si j'étais malade, je pouvais aller la voir. La psychologue m'a demandé de raconter mon histoire, d'où je viens, quelle est ma culture. Elle me connaît bien.

Le château, c'est comme un village, mais c'est une école. Il y a des étudiants, des éducateurs et éducatrices, des psychologues, un gardien, un service de cuisine, un service de nettoyage, une direction. Moi, je vais en cours et j'apprends le français, l'anglais et les mathématiques. J'apprends un métier : le jardinage.



Le château, c'est comme un village. Il y a quatre grandes salles, où l'on se retrouve tous ensemble avec les autres étudiants. On fait des réunions, on regarde des matchs, on joue au baby-foot. On fait parfois des fêtes, on met de la musique et on danse. Il y a tout ce qu'il faut : une cuisine, une grande bibliothèque. Il y a plusieurs pavillons où habitent les autres étudiants. Tout ça, ça fait partie du château.

Ici, tout le monde se connaît. Moi, j'adore la grande salle des fêtes car je peux y regarder des films. Le plafond et les murs sont magnifiques, il y a un grand miroir très beau. Je me sens bien ici, au château, ce petit village.

Abdrahamane, 17 ans
ÉTUDIANT, SONCHAMP

À LA CAMPAGNE, J'AI TROUVÉ MA DEUXIÈME MAISON

Je n'avais jamais vécu dans une structure aussi complexe. Je me suis fait un ami et j'ai appris à connaître les autres jeunes du château. Je me suis senti intégré et ça m'a fait me sentir comme chez moi. Les éducateurs me font aussi me sentir comme chez moi. Ils sont comme des parents pour moi. Ils s'intéressent à moi et s'occupent de moi. Quand je suis heureux, ils sont heureux. Quand je suis triste, ils sont tristes.

Naruto, 14 ans
ÉTUDIANT, SONCHAMP



Je ne me sens pas aussi cultivée que mes amis de classe aisée

CHANGER DE VILLE, C'EST AUSSI PARFOIS CHANGER D'ENVIRONNEMENT SOCIO-CULTUREL. SAMA A VÉCU CETTE EXPÉRIENCE EN ARRIVANT À R. AVEC DES IMPRESSIONS DE DÉCALAGE À SURMONTER.

Jusqu'à la moitié de mon année de sixième j'ai vécu à Trappes, une ville populaire, cosmopolite, où poussent des HLM en grande quantité. C'est le genre de ville où, quand on se balade, on entend du français, de l'arabe, du turque, de l'hindi, du lingala, du wolof. C'est le genre de ville qui n'a pas une très bonne image, dont les médias mentionnent souvent la délinquance, la violence. C'est le genre de ville toujours associée à l'argot et aux « racailles ». C'est le genre de ville dont on ne s'occupe pas assez.

Après Trappes, j'ai déménagé à Orcemont, à la campagne, mais je passe la majorité de mes journées à Rambouillet, la ville où j'étudie. C'est plus homogène, on y trouve moins de HLM, il y a davantage de maisons. Le cadre social et culturel y est si différent de celui de Trappes que très souvent, je sens un fort décalage entre mes amis et moi.

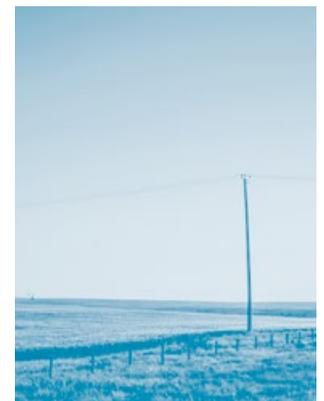
Quand on discute, je me sens un peu bête, j'ai envie de me cacher

Depuis que je vis ici, je vais plus d'une fois par mois au théâtre, j'assiste souvent à des expositions et je lis davantage. La plupart de ces activités sont nouvelles pour moi. Mais pas pour mes amis. Eux ont toujours baigné dans cette atmosphère : on les cultive, on les nourrit de cinéma, de musique, d'art et de spectacle. De ce fait, quand on discute, je me sens un peu bête, j'ai envie de me cacher et je mets en place une parade qui m'évite de me faire remarquer : je fixe mes pieds, je regarde ailleurs ou je prends un air occupé. Je refais mes lacets déjà noués et j'attends que le temps passe. J'acquiesce même si je ne connais pas, parce que je n'ose pas leur avouer que ce qui leur paraît clair est parfois une zone d'ombre pour moi.

Ce phénomène s'applique aussi au langage. Par exemple, celui de ma petite sœur a radicalement changé depuis notre déménagement. Avant ses phrases étaient ponctuées de « wesh », de « trucs ».

Quand elle s'exprime maintenant, c'est plus précis, elle a un vocabulaire plus riche qui lui permet d'aller au bout de sa pensée. Son langage a tant changé que lorsqu'on visite nos amis à Trappes, elle est surprise de la différence entre sa façon de s'exprimer et la leur. Il y a beaucoup de « wesh », beaucoup d'argot, de mots que je ne connais pas toujours, comme s'ils s'étaient réappropriés la langue.

Parfois, ils utilisent aussi des phrases très générales parce qu'ils n'ont pas toujours les mots. Ce qui est surprenant, c'est qu'à Rambouillet, il y a des gens qui tentent de parler comme mes amis de Trappes, mais bizarrement, ça sonne un peu faux. C'est comme s'ils voulaient se donner un genre. Ce qui m'étonne, c'est que peu importe où je me trouve, à Trappes comme à Rambouillet, je sens un décalage. Un coup en avance, un coup en retard, mais jamais à l'heure. Néanmoins, ce sentiment m'a poussé à me cultiver davantage et à initier ma petite sœur à cette quête. Bien que nos parents ne prennent pas toujours d'initiative là-dessus, je sais qu'ils nous y encouragent et nous rappellent souvent qu'en tant que filles noires, se cultiver c'est se préparer au mieux pour se faire une place dans une société qui ne nous aide pas toujours.



Sama, 16 ans

LYCÉENNE, ORCEMONT



Je passe le mois de Ramadan un peu seul...

ARRIVÉ À RAMBOUILLET, SAMI A PRIS CONSCIENCE DU REGARD PORTÉ SUR LES MUSULMANS. À PART QUELQUES EXPÉRIENCES DE REJET, AVEC SES COPAINS DE CLASSE, ÇA PASSE PAR DES BLAGUES.

Ça fait bientôt deux ans que j'habite à Rambouillet, à une heure de Paris. J'ai vécu cinq, six ans dans la téci de Clamart (La Plaine), puis j'ai déménagé dans le « bas » de Clamart dans les quartiers un peu plus aisés de la ville. J'ai passé mes années collège à Malakoff où je me suis fait plein de très bon potes. Mais je suis le seul Musulman.

Avant, mes amis venaient très souvent des HLM d'Issy ou de Montrouge, je connaissais beaucoup de gens d'origine maghrébine ou tout simplement musulmans. On était très proches et on avait pleins d'histoires et d'anecdotes à propos de Bled'na et de l'Islam, surtout durant le mois de Ramadan où il faut bien tuer du temps. Je suis arrivé dans mon nouveau lycée en 2018, où je me fait aussi de très bons potes, mais aucun n'est musulman, ou n'y connaît quelque chose. Je risque de passer le mois de Ramadan un peu seul...

Et certains clichés ont la peau dure. Il faut dire que depuis les attentats à Paris en 2015 ou ceux du 11 septembre 2001, les gens n'ont plus la même vision des Arabes et surtout de l'Islam. À l'école, il y a quelques blagues sur l'Islam qu'on se fait entre potes, c'est très drôle et je pense que l'on peut rire de tout (ou presque). C'est dans la rue à Rambouillet que j'ai vécu mon premier mauvais regard. Dans le bus, une vieille dame assise en face de moi me regardait avec de grands yeux effrayés, comme s'il ne fallait surtout pas que je m'approche d'elle. Elle a ensuite dit à son amie: «Viens on change de place.» Toujours en me regardant. Je lui ai juste répondu par un sourire.



Rambouillet reste une très bonne ville, même pour un Musulman. Je ne pense pas que les Rambolitains soient racistes, ni à Clamart. Mais je ressens quand même un changement inexplicable par rapport à là où j'habitais avant.

Sami, 15 ans

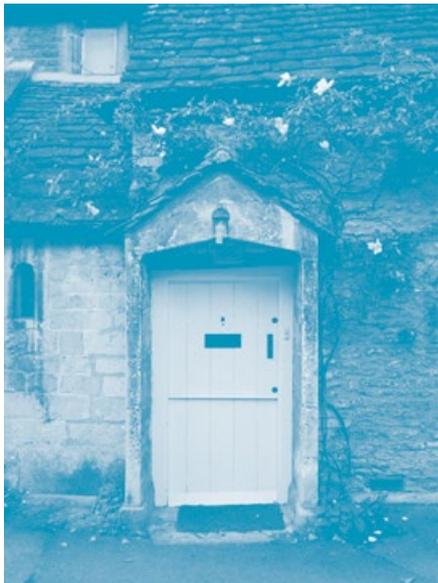
LYCÉEN, RAMBOUILLET

UNE MAISON DE L'ENFER... D'APPARENCE GÉNIALE

Mes parents se sont séparés quand j'avais 6 ans, c'était comme un soulagement. Mon père a vite retrouvé quelqu'un. Mon père et ma belle-mère voulaient emménager ensemble. Ils ont trouvé une maison à la Celles-les-Bordes, c'était la campagne. Dans cette maison il y avait des chambres superbes, une piscine, une terrasse, etc. Du haut de mes 10 ans, je me disais que cette maison allait être une renaissance avec mon père malgré ce qui s'était passé auparavant. Avec tous mes frères et sœurs, on aurait été les plus heureux du monde. Mais en fait, rien ne s'est passé comme je l'imaginai...

Alice, 15 ans

LYCÉENNE, RAMBOUILLET



La 4G, c'est pas pour tout le monde et surtout pas pour les campagnards

LÀ OÙ ELLE VIT, QUITTERIE N'A PAS ACCÈS À LA 4G. POUR SURFER SUR LE WEB, C'EST GALÈRE, MAIS POUR SE CONCENTRER, C'EST MIEUX !

J'habite à la campagne. Vous allez tout de suite penser aux clichés de base : « On s'ennuie, il n'y a pas internet », et bien vous savez quoi ? Vous avez raison !

Ça ne marche pas. Quand on sort, on ne peut pas savoir où en sont nos potes et où on va parce qu'on n'a pas Google Maps. Quand on fait nos devoirs, on ne peut pas faire de recherches parce que ça bug, ça rame, c'est lent. Vous pensez que c'est relou ? Ben vous avez encore raison !

Chez nous, pas de 3G et encore moins la 4G. Alors une question me taraude : à quoi nous servirait la fibre ? Car oui, ils (les opérateurs téléphoniques) ont décidé d'installer la fibre dans mon village et nous n'avons plus internet. C'est inutile et presque absurde ! Ça marchera dans... au moins quarante ans !

Une coupure d'internet qui tombe à pic finalement Plus le temps passe, plus je me rends compte que la société est dépendante d'internet, et malheureusement moi aussi car sans internet je ne peux rien faire, je ne peux même pas faire mes devoirs ! Comment ils faisaient nos grands-parents ? Nous ne saurions même plus faire comme eux. On travaille de moins en moins, on proteste de plus en plus, on ne sait plus rien faire tout seul, c'est de l'assistanat ! Et oui, même si j'habite à la campagne et que ça ne manque pas d'activités, je suis comme ça.

Cette coupure d'internet tombe à pic finalement. C'est marrant je ne pense pas trop à aller sur internet dans la journée, je fais d'autres choses plus intéressantes et le comble : je travaille plus et de bon cœur !

Maman recontacte le conseiller orange pour la énième fois : « oui madame vous n'avez plus qu'à attendre 48 heures ! » Pas besoin, c'est déjà revenu. Mais ça pagaie toujours, rame, pagaie, vous avez compris (je sais, c'est nul). À choisir, je préfère ne pas avoir internet du tout qu'internet qui rame et qui nous fait perdre patience.

Quitterie, 16 ans
LYCÉENNE, GALLUIS

J'AI DU MAL À ÉTABLIR DES RELATIONS « NORMALES »

Nous avons déménagé six fois pendant toute ma vie et j'ai souvent changé d'établissement scolaire. Le pire, c'est quand je suis passé d'un collège hors contrat à un collège public. L'ambiance n'était pas du tout la même, je suis vite passé pour la victime qui fait des blagues pas drôles. Parfois, ça allait un peu loin, un gars venait me balayer, et je ne me défendais pas. En fait, je ne pouvais pas me défendre.

La quatrième et la troisième ont été un enfer. Je me suis dit : « Au lycée, je pourrai repartir de zéro et sur de bonnes bases. » Mais en arrivant en seconde, je me suis rendu compte que je ne savais plus établir de relations normales.

Antoine, 15 ans
LYCÉEN, RAMBOUILLET

Dans ma cambrousse, je construis mon regard sur le passage à l'âge adulte

POUR EMMANUELA, LA CAMPAGNE EST UN BON POSTE D'OBSERVATION DES ÉVOLUTIONS DE LA SOCIÉTÉ, TANT SUR LES DIFFÉRENCES ENTRE LES JEUNES ET LES VIEUX QU'ENTRE LES URBAINS ET LES RURAUX.

Entre notre jeunesse et notre passage à l'âge adulte, on passe tous par cette phase de métamorphose : l'adolescence. Je commence à trouver ça dur de faire la balance entre ma vie de lycéenne et ma vie personnelle. Je suis partagée entre réussir dans mes études et m'amuser et tout simplement croquer la vie à pleines dents.

Malheureusement, il faut que je réussisse dans les deux. Et même si c'est le cas pour tout le monde je me demande comment certains font. La raison principale est que je n'aime pas les cours même s'ils peuvent être intéressants et instructifs. J'aime agrandir mes connaissances mais je n'aime pas être assise dans une salle. Les cours me stressent et me mettent la pression, avec en plus de ça, le bac à la fin de l'année.

Les forêts autour de chez moi sont magiques Je trouve ça aussi dommage que certains professeurs pensent d'abord à nous apprendre des choses pour cet examen plutôt que pour notre futur. Je suis perdue pour ce qui est de mon avenir. Étant donné que je ne sais même pas si je vais avoir mon bac en fin d'année, je le suis encore plus.

J'habite à la campagne dans un petit village magique à mes yeux, comme Neverland aux yeux de Peter Pan. J'adore cette histoire, c'est l'une de mes préférées parce qu'on s'y croirait vraiment des fois, comme dans un autre monde sauf que c'est le mien. Je reste toujours dans ma magie de l'enfance, on peut dire que ça équivaut à la poussière de fée. Je vais donc souvent me balader dans la forêt et je réfléchis, médite et aussi ringard que ça puisse paraître à certains, ça me fait un bien fou.



Les forêts autour de chez moi sont magiques, on s'y sent comme transporté par tous ces arbres étranges et tout ce que les trésors de la nature peuvent vous apporter et là, je peux y rester des heures.

J'ai le temps de prendre du recul et prendre conscience de choses sur la vie, les gens... D'être un peu éloignée de tout ça me permet de savoir ce que je veux et ne veux pas, et de me libérer. J'en reviens toute légère et ça me permet de mieux gérer certaines situations au lieu de me presser, m'énerver. Évidemment, la campagne a des inconvénients comme les transports, et étant donné que je ne suis jamais à l'heure, ce n'est pas très pratique...

Je vois directement le changement dans le comportement des gens qui vivent à la ville. Certains sont plus fermés d'esprit que ce soit sur le style vestimentaire ou sur leurs réactions face aux difficultés. Ils sont moins détendus. Je dirais même qu'en ville, les gens sont ne sont pas véritablement eux-mêmes. Être éloigné de l'agitation de la ville permet de n'en avoir rien à faire des préjugés ou de comment la société veut que vous soyez.

Emmanuela, 15 ans

LYCÉENNE, LES MESNULS

MA VILLE ET MOI, ON SE RESSEMBLE

Je suis née à Rambouillet
J'y vis encore
J'aime bien cette ville
Je trouve qu'on se ressemble
Seize ans que j'y suis et je ne m'en lasse pas.

Camille, 15 ans

LYCÉENNE, RAMBOUILLET

Il y a plus d'élèves dans mon lycée que d'habitants dans mon village

Depuis que je suis née, je vis dans un tout petit village de 600 habitants appelé Ponthévrard. Ma mère y habite depuis qu'elle a 4 ans et ma grand-mère y habite toujours. Mon frère et moi, nous avons aussi envie d'y rester. Souvent, les gens disent que c'est un « bled paumé » sans chercher à comprendre pourquoi on aime autant y vivre. C'est calme, c'est juste à côté de la forêt, tout le monde se connaît et dès qu'on sort, on croise forcément une connaissance ou un groupe d'enfants qui nous rappelle nos années de primaire.

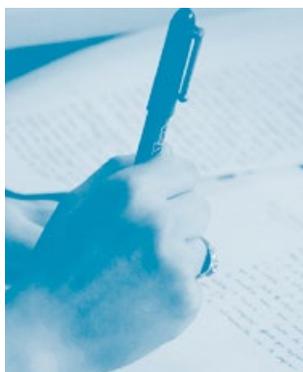
C'était un peu le même état d'esprit quand je suis allée dans mon collège à Saint-Arnoult. On se connaissait tous plus ou moins et, à l'époque, je ne me rendais pas compte de la chance que j'avais d'avoir tous mes amis réunis au même endroit tous les jours. J'avais vraiment envie de me lever le matin pour venir en cours. D'un autre côté, j'avais quand même hâte de découvrir le lycée de Rambouillet où ma mère, ma sœur et mon frère ont passé leur bac. Ils m'ont toujours dit que c'était les meilleures années de leur vie et étant très heureuse au collège, je m'attendais vraiment à quelque chose de génial.

CETTE ANNÉE, CLARA EST ENTRÉE AU LYCÉE DE RAMBOUILLET DANS CE QU'ELLE CONSIDÈRE ÊTRE UNE GRANDE VILLE. SON NOUVEAU QUOTIDIEN LA REND NOSTALGIQUE DE SON PETIT VILLAGE DES YVELINES.



Un trajet de bus entre mon village tranquille et la ville énorme

C'est tout l'inverse qui s'est produit. Ce lycée est immense, comme la ville où il est situé, et c'est totalement impossible de croiser deux fois la même personne dans une même journée. Il y a presque quatre fois le nombre d'habitants de mon village dans le lycée et pourtant, je n'ai pas du tout fait de nouvelles rencontres... J'aime bien cet endroit mais pas au quotidien. Il y a beaucoup de voitures, des bus de tous les côtés, le bruit du train en fond et des feux rouges. Le seul point positif, c'est que maintenant j'ai 45 minutes de bus pour venir et je peux écouter ma musique tranquillement ou croiser mes amis du collège.



C'est ce trajet qui sépare le village tranquille où j'ai vécu de très bons moments et la grande ville de mon immense lycée. Rambouillet est une toute petite ville par rapport à Paris, mais c'est énorme par rapport à mon village. J'espère faire de nouvelles rencontres l'année prochaine pour changer l'image du lycée que je me suis faite. Car dans un grand lycée comme celui-là, c'est difficile de croiser nos amis extérieurs. La plupart des gens de ma classe viennent de Rambouillet et pensent que leur ville est la meilleure. Ils disent qu'ils s'ennuieraient dans un petit village, mais moi c'est au lycée que je m'ennuie. Au final, j'ai l'impression que mon village, c'est ma maison et pour eux, c'est la grande ville qui est leur maison.

Clara, 15 ans

LYCÉENNE, PONTHÉVRARD

Dans le bus après le lycée, l'enfer continue

DANS LE BUS QUI LA RAMÈNE CHEZ ELLE, EMMA PASSE DEVANT DES ARRÊTS ET DES MAISONS QUI LUI RAPPELLENT QU'ON LA HARCÈLE. TROIS MOIS PLUS TARD, LA BLESSURE S'EST ATTÉNUÉE.

Nous sommes le 20 novembre 2018, il est 16h34, la fin du cours de français va bientôt sonner et je vais enfin pouvoir sortir de cet enfer et rentrer chez moi. La sonnerie retentit, je sors de la classe, seule sous la pluie et le ciel gris, je dépasse les grilles de l'entrée du lycée, je vois des regards posés sur moi et je comprends vite qu'ils me jugent. Qu'est-ce que c'est pesant d'être constamment jugée, d'avoir tout le temps des lourds regards sur soi, d'être considérée comme une pute aux yeux de tout le lycée !

Bref, il est 16h37 et je vais à l'arrêt de mon bus qui se trouve juste en face d'un tacos. Ça fait maintenant un mois que je me fais harceler. Je suis fatiguée, épuisée de vivre cet enfer, j'ai honte d'en parler et personne ne peut m'aider à en sortir. Lorsque j'arrive à mon arrêt, je croise ce garçon, mon ex-petit ami qui m'a fait des menaces et qui m'a insultée violemment quatre jours auparavant. Il m'a dit que s'il me croisait un jour, il me « casserait les genoux en deux » et me « monterait en l'air ». Je vous avoue que s'il faisait 1 mètre 50 les bras levés je n'aurais pas eu peur, mais lui, il mesure 2 mètres... Je n'avais pas peur car j'étais fatiguée et peu importe ce qui pouvait m'arriver, je ne pensais qu'à une chose, c'était de partir loin, très loin de cette vie, de ce cauchemar, de ce lycée.

Dans le bus, je sens les regards sur moi J'entre dans le bus toujours aussi triste, je m'assieds le plus au fond possible et regarde les gens monter.

Lorsque le bus démarre, je suis soulagée de rentrer chez moi mais le calvaire n'est pas encore fini. Je sens les regards sur moi ; le trajet va me sembler très long. En route, je passe devant la maison de ma principale harceleuse et avec qui je passais de bons moments à l'époque. Comment a-t-elle pu me faire ça ?

Un peu plus tard sur le trajet, je passe dans le village d'une ancienne très bonne amie qui a participé à la réputation que j'ai aujourd'hui, en divulguant des choses très personnelles. Ce n'est pas la première fois qu'elle fait une réputation à une de ses anciennes « copines ». J'ai une immense haine envers cette fille. Non pas parce qu'elle m'a tourné le dos, mais parce qu'elle m'a fait une réputation qu'aucune fille adolescente ne mérite. Cette réputation m'a fait perdre confiance en moi, en les autres et m'a fait ressentir une immense solitude.



Près de la vitre du bus, un arc-en-ciel Le bus s'arrête face à une maison où habite une très bonne amie, qui a toujours été là pour moi et qui l'est encore aujourd'hui. Je vois sa piscine où on a passé des superbes moments, des nombreux éclats de rire puis je vois sa balançoire, l'endroit où on aime bien se raconter des potins et des choses marrantes.

Près de la vitre du bus, je vois un magnifique arc-en-ciel et ça me fait sourire. Il ne me reste plus que dix minutes de bus, il fait presque beau. Il y a une légère éclaircie, ça me fait du bien de voir du soleil, j'allume aussi de la musique pour écouter des chansons qui pourraient me redonner un peu de joie.

J'arrive enfin, je descends du bus à l'arrêt de la Mairie, je croise mon père avec mon petit frère qui a 4 ans, ils étaient partis chercher des bonbons à l'épicerie. Mon père me fait une blague et je lâche un éclat de rire, ça fait du bien de rigoler ! Nous arrivons devant ma maison, j'ai le sourire aux lèvres car je sais que c'est un lieu où on ne me juge pas et où je me sens bien.

Aujourd'hui, on est le 18 février 2019, je suis toujours dans un bus mais beaucoup de choses ont changé. Oui, j'ai toujours la même famille, le même chat, la même maison, mais je suis à présent bien entourée et je me fiche du regard des autres. En trois mois, j'ai pris la maturité que j'aurais dû prendre en deux ans. Évidemment, j'aurais préféré que cela ne m'arrive pas mais d'un côté, j'ai rencontré tellement de belles personnes, mon caractère s'est renforcé et comme je vous l'ai dit, je m'en tartine de l'avis des autres. Et si il y bien une chose que je retiendrai de ce cauchemar, c'est qu'il faut vivre sans le jugement des autres pour être heureux.

Emma, 17 ans

LYCÉENNE, LA QUEUE-LEZ-YVELINES

Je m'avance vers le portail. C'est toujours à cet instant que ma respiration accélère, que mes membres vrillent, que je suis partagée entre deux voix dans ma tête. L'une me dit que tout ira bien, l'autre me répète que chaque jour sera plus traumatisant. J'ouvre le portail, je monte la longue pente, je la compare souvent avec la descente aux Enfers. Je grimpe les étages, et c'est à cet instant que mon cœur s'arrête, que ma respiration se coupe. Mon angoisse fait le tour complet de mon corps, elle refait ce perpétuel trajet tous les jours, juste à cet instant; quand j'aperçois ma classe.

Le reste du monde disparaît, il me laisse seul avec les élèves tels des démons, des harpies, je n'entends plus que leurs voix, leurs cris, leurs rires. Je prends mon courage à deux mains, j'inspire, l'air ne passe toujours pas, ma vision se trouble, je pourrais défaillir. Je fais un premier pas, seuls quelques centimètres me séparent d'eux. J'expire l'air inexistant, un autre pas, j'inspire. Les premiers rires moqueurs résonnent. La tête droite, je tente de les ignorer, mais leurs regards sont tellement lourds que je n'ai pas besoin de les observer pour savoir qu'ils me sont destinés. Je peux les ressentir. Je plaque mon dos contre un mur, je veille à marquer une distance entre eux et moi, je lance un regard oblique aux plus populaires. Ils sont un peu comme les grands méchants dans les films et le reste de la classe sont leurs acolytes; Voldemort et les Mangemorts, Sauron et les orques, Skynet et Les Terminators.

Je les entends prononcer mon nom, suivi de gloussements. Elles m'imitent en train de chanter, de répondre à une simple question de français ou d'anglais.

– J'sais qu'en français faut répondre des trucs perchés, lance l'une d'entre elles, mais là faut qu'elle consulte.

– Je sais qu'elle est bilingue, mais j'veux dire, l'anglais, c'est la langue la plus parlée dans le monde, alors c'est pas compliqué de l'être.

Je sens mon cœur se serrer, je me force à détourner le regard. Je distingue les voix de mes amies, enfin selon elles, parmi les autres. Elles discutent entre elles, du genre: « Hier, j'ai rien mangé de la journée, j'avais un ventre super plat, c'était génial! », « Je voudrais être anorexique, comme ça je ne serais plus grosse. » Ces phrases, c'est comme une claque en pleine figure pour me rappeler la tristesse de la réalité. Quand je leur dis qu'elles sont parfaites, qu'elles n'ont rien à changer, que je les aime comme elles sont, elles me lancent toujours le même regard accusateur et me disent que je ne comprends pas. Comme si je ne me sentais pas aussi mal dans mon corps qu'elles. Elles pensent que parce que mon corps est différent du leur, je ne peux pas savoir ce qu'elles ressentent.

Harcelée, je m'imagine des mondes

C'EST LA BOULE AU VENTRE QU'OCÉANE ARPENTE LES COULOIRS DU LYCÉE. FACE AUX MOQUERIES, ELLE PRÉFÈRE SE METTRE À L'ÉCART, DANS SES MONDES IMAGINAIRES.



Alors je reste muette. Je laisse retomber ma tête contre le mur, je contemple le plafond pendant quelques secondes, je ferme les yeux et me laisse tomber dans mon petit univers utopique, un air d'Imagine Dragons ou de Billie Eilish. Je n'aime pas imaginer un petit univers parfait car je dois accepter le fait que toute réalité est entachée de pénombre. Au moins, je dois en avoir conscience. Je m'imagine passer le portail du lycée le sourire aux lèvres, ma peur n'est plus qu'un mirage, elle a laissé place à la joie de voir mes meilleurs amis. Je me dirige vers ma classe, je me plante devant mon meilleur ami qui me lance un de nos délires. Mes amis sont réels, je ne suis pas du genre à m'en inventer, mais je comprends ceux qui le font.

Je rédige la suite de mon bouquin dans mes pensées. J'écris des livres depuis que j'ai 9 ans, j'imagine les traits du prochain portrait que je dessinerais, la prochaine chanson que je reprendrais, etc. Les gens me disent de sortir de mes mondes imaginaires et de rester dans la réalité, mais c'est ce qui me permet de surmonter l'horreur du quotidien. Soudain, une force extraordinaire me saisit par le col et m'entraîne brutalement dans la réalité; un cri. Je me redresse en sursaut, les yeux écarquillés, j'halète, mon cœur a bondi dans ma poitrine, une de mes amies est dressée devant moi, elle me dévisage d'un air accusateur:

– Reviens sur Terre m'ordonne-t-elle, c'est ça la réalité.

Océane, 15 ans

LYCÉENNE, RAMBOUILLET

J'ai enfin accepté mon corps après l'avoir renié...

PAR REJET DES STÉRÉOTYPES, JOY A LONGTEMPS RÉFLÉCHI À SON GENRE. EN TROISIÈME, ELLE A DÉCIDÉ D'EMBRASSER SA FÉMINITÉ.



Petite, je pensais qu'il était tellement mieux d'être un garçon qu'une fille. Je pensais qu'adopter les comportements des garçons allait me permettre d'être beaucoup mieux intégrée. Au final, je ne trouvais pas ma place, ni chez les personnes de mon sexe, ni chez celles du sexe opposé.

Dans mon école primaire de campagne, je jouais au foot. Comme un gars. Je me souviens du jour où la seule fille qui jouait avec nous au foot est partie. Je ne savais pas comment le vivre. J'étais devenue le dernier garçon manqué du primaire. Contrairement à mes espoirs, les garçons ne m'acceptaient pas car j'étais une fille de naissance et les filles n'aimaient pas mon air de garçon. Je ne voulais pas être une fille parce que je pensais qu'elles avaient pour seule occupation le maquillage, les poupées et le rose. Cette opinion m'est restée jusqu'en troisième...

Ce dégoût était dû en grande partie à mon environnement. Pas ma maison qui est un superbe cocon, mais la société. Je parle du rayon enfant au Auchan du coin. Je parle des jouets différenciés selon le sexe. Je parle des enfants qui vont choisir leurs goûts en fonction de ce que l'on leur a imposé plus jeune. Bien sûr, cela ne dure pas éternellement et en grandissant nous apprenons à nous détacher de ce qu'on nous a inculqué, mais cela continue de nous influencer fortement.

Il y avait une part de féminité en moi que je reniais

Mon collègue était à la campagne, à cinq minutes en voiture de chez moi. En y arrivant, j'ai tenté de me faire accepter. Je ne m'habillais plus de manière masculine. J'avais des tee-shirts moulants qui faisaient ressortir ma poitrine naissante. Mais assez vite, les garçons ont commencé à la toucher et les filles m'accusaient de mettre des chaussettes dans mes soutiens-gorge. J'ai donc renié mon corps de femme et j'ai décidé de porter uniquement des habits masculins, des sweats à capuches amples achetés au rayon homme.

Mes interactions avec les adolescentes étaient limitées, je ne discutais qu'avec les adolescents, enfin ceux qui voulaient bien de moi. Je me reniais, je me refusais à aimer ce que je considérais comme trop efféminé : les romans à l'eau de rose, la couleur rose ou certains chanteurs pour filles. Ce n'était plus juste une question de ne plus être une femme, de vouloir être accepté par la gente masculine en tant que garçon. Je voulais attirer l'attention sur moi. Il y avait une part de féminité en moi, je la reniais, juste pour me faire remarquer.

À la fin de ma troisième, avant d'arriver au lycée, j'ai donc décidé de changer d'habits, d'état intérieur, de devenir une nouvelle personne en repartant sur de nouvelles bases. Je me suis mise à acheter des jupes, des hauts plus girly et même des oreilles de chats (que j'ai mis six mois au lycée).

J'avais grandi. Je savais désormais qu'être une fille n'était pas se conformer aux stéréotypes. J'ai accepté mon corps. Accepté mes formes si longtemps cachées, accepté que je pouvais moi aussi être belle, que prendre soin de soi n'était pas mauvais, qu'aimer Twilight non plus. Je suis devenue plus positive grâce à cela. J'aime toujours traîner avec les garçons, mais désormais pour de bonnes raisons. Je suis plus en paix avec moi-même. Il me reste encore un long chemin à faire avant d'être totalement adulte et avant d'être totalement moi-même, mais je sais que je vais y arriver. J'ai appris à ne plus être sous cette influence, à construire ma propre idée de ce que doit être une femme. Mais j'ai surtout appris à m'aimer.

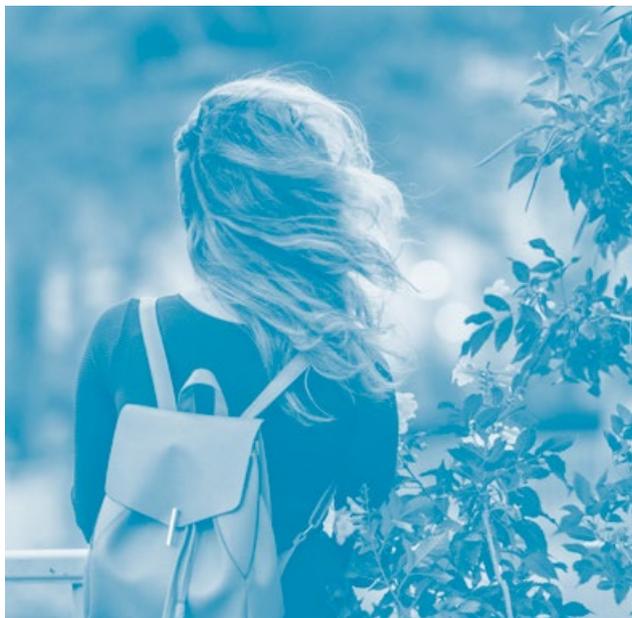


Joy, 17 ans

LYCÉENNE, RAMBOUILLET

Dans mon village paumé, j'ai trouvé mon crush !

ROMANE S'ENNUYAIT FERME DANS SON VILLAGE.
JUSQU'AU JOUR OÙ ELLE Y RENCONTRE UN GARÇON
DONT ELLE TOMBE AMOUREUSE...



Dans mon village, sans se mentir, il n'y a clairement rien. Deux, trois arbres qui traînent, et tout autour, des champs. Pour m'occuper, je joue avec mon petit frère, ou Netflix m'aide à ne pas m'ennuyer.

Comme chaque année, la rentrée approchait et aucune émotion ne me traversait. Je savais que rien n'allait changer et que tout serait comme d'habitude. Je pensais que j'allais rentrer seule, le soir, dans mon bus de campagne accompagnée de ma musique, et, en rentrant, ne pas pouvoir voir des potes ou même des gens. Voilà le quotidien d'une campagnarde. En seconde, c'est comme d'habitude dans ma classe: quelques potes et en grande majorité des gens que je ne connais pas. Et là, un beau gosse.

J'ai d'abord vu sa coiffure, toute bien peignée avec un peu de gel, il sent bon, il a un beau visage fin avec des beaux yeux. Oui, je l'ai bien regardé. D'habitude, dès que j'ai un crush ou des amies, je lâche vite l'affaire. Je me dis qu'on ne pourra jamais se voir en dehors des cours à cause de là où je vis et que je ne pourrai pas traîner par peur de rater mon bus, car il y en a un seulement toutes les heures. Mais pas cette fois.

Le lendemain matin, comme d'habitude, j'arrive plus tôt que l'heure des cours à cause de mon bus. Je le vois. Je suis surprise. Je suis vraiment timide et gênée mais avec la curiosité et l'envie de savoir, je décide d'aller lui demander pourquoi il était arrivé aussi tôt. Mon cœur bat vraiment fort mais je veux savoir. Il me répond que c'était aussi à cause de son bus qu'il était arrivé aux aurores. Je suis étonnée, je pensais qu'il habitait en ville. Il me regarde, et me dit qu'il prend le bus 05. Je prends aussi le bus 05!

**On se voyait en passant
par les champs**

À mon arrêt de bus, il y a seulement un panneau avec les horaires écrits dessus. Même pas un banc ou un abri au cas où il pleuve. Imaginez ma joie lorsqu'il me dit cette grande nouvelle! En cachant mes émotions et le bruit de mon cœur — j'ai l'impression qu'il sort de ma poitrine — je lui dis, ou en tout cas j'essaie de lui faire comprendre, que je prends le même bus que lui et que c'était juste ce matin qu'il y avait eu deux bus au lieu d'un. Et que c'était pour cette raison que l'on ne s'était pas croisés.

Au cours de la semaine, on se voit dans notre petit village car il habite à 15 minutes à pied de chez moi en passant par les champs. Le trajet du matin et même du soir, je le fais encore et encore en sa compagnie. On se rapproche, puis, naturellement, on se met ensemble. C'est à ce moment-là que je commence à vraiment aimer là où j'habite. Comme quoi, il n'y a pas que des mauvaises choses à la campagne.

Romane, 16 ans

LYCÉENNE, ORPHIN

MERCI !

Nous remercions très chaleureusement tout.te.s les jeunes lycéen.ne.s et étudiant.e.s en Haute Vallée de Chevreuse qui nous ont fait confiance pour faire émerger et accompagner leur récits.

Merci à Sidonie Diaz, coordinatrice du Lieu, qui a organisé ce projet et à Yvan Richard, artiste associé, avec Leila Chaix, Maxime Mikolajczak, Muriel Lefebvre, Samantha Maurin, artistes intervenants, qui en ont assuré la mise en espace pour une restitution publique avec les jeunes.

Merci aux enseignant.e.s et acteurs éducatifs qui ont permis de mettre en œuvre les ateliers d'écriture, et notamment :

Richard Basnier, professeur d'histoire-géographie et Florence Dombrowski, professeur référente culture au lycée Bascan à Rambouillet; Christine Banel, professeure d'histoire-géographie, et Geneviève Dominois, professeure référente culture au lycée Jean Monnet à La Queue-Lez-Yvelines; Éric Gomet, directeur, et Rozenn Kerviche, psychologue au Centre de formation Le Nôtre à Sonchamp; Lionel Bobel, directeur, Julie Manent, chargée d'animation jeunesse, Claire Zoukaghe, responsable du Pôle information, animation, jeunes et familles et Célia Collet, stagiaire au Bureau d'information jeunesse de la MJC/Centre social L'Usine à Chapeaux à Rambouillet et Sandrine Barker de la MSA.

Merci, enfin, à la DRAC Île-de-France et tout particulièrement à Édith Girard, conseillère action culturelle et territoriale, pour toute sa confiance et son soutien sur cette aventure éditoriale originale, et à Delphine Regalasti, conseillère action culturelle et territoriale, qui accompagne Le Lieu dans son déploiement.



LA ZEP

La Zone d'Expression Prioritaire est un dispositif média d'accompagnement des jeunes à l'expression via des ateliers d'écriture. Vous pouvez retrouver leurs productions sur notre site : www.la-zep.fr ou sur nos médias partenaires : Libération, Le Monde, Le HuffPost, Konbini et Phosphore.

DIRECTION DE LA RÉDACTION: Emmanuel Vaillant

PARTENARIATS: Sophia Hocini avec Maëlle Dietrich

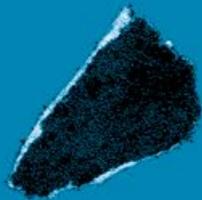
ANIMATION ET ENCADREMENT DES ATELIERS EN HAUTE VALLÉE DE CHEVREUSE:

Lucas Roxo avec Nathalie Hof, Sofia Khier et Yasmine Mady

ÉDITION ET RELECTURE DES RÉCITS: Yannis Ambriogani, Elliot Clarke, Sonia Déchamps, Nathalie Hof, Ines Edel Garcia, Chaya Fontana et Yasmine Mady.

© **CRÉDITS PHOTOS:** Julie Manent (p.8-10-13-14-15-18-20-23-25-29-30-37-39-40-42-43-45-46), Aaron Burden (p.22), Artem Maltsev (p.21), Ban Yido (p.33), Boudewijn Bo Boer (p.37), Caroline Hernandez (p.19), Chloe Ridgway (p.12), Corey Hearne (p.44), Daria Rudyk (p.46), Adobestock (p.25), Pexels - CC Hassan Ouajbir (p.26), Isaac Jenks (p.40), Ivy Barn (p.41), Japheth Mast (p.32), Jonas Nordberg (p.9), Joshua Hearle (p.32), J.P.Valery (p.24), Juan Burgos (p.11), Juliet Furst (p.6), Kai Pilger (p. 43), Kunj Parekh (p.7), Lawless Capture (p.14), Louis Moncouyoux (p.39), Luca Bravo (p.12), Maid Milinkic (p.47), Matthew Bennett (p.11), Ninno Jackjr (p.29), Olya Kuzovkina (p.30), Persnickety Prints (p.31), Samuel Ferrara (p.27), Sara Kurfess (p.34), Shane Rounce (p.17), Steven Pahal (p.36), Sven Scheuermeier (p.8), Valentin Petkov (p.38), Veit Hammer (p.18).

CONCEPTION GRAPHIQUE ET MISE EN PAGE: Studio LWA (Pantin).



dé
cher un
entre des
d'un an, je suis
j'étais pas hyper
ive, j'étais habitué à la g
me m'étais habitué à la g
de choses à faire.
n'étais pas du tout content de retrouv
lui où j'ai grandi, Koumarefara. Ici, il
bis prendre le bus pour bouger et il n'y
aucoup. Je me suis rendu compte que
a ville. Quand j'étais à Paris, je passais n
balader. Ici, je pourrais aller dans la forêt n.
peur car il n'y a personne.



UN PROJET SOUTENU PAR
LA DRAC ÎLE-DE-FRANCE